

REGIAE PHILOSOPHIAE POTESTAS : DU NÉOPLATONISME FLORENTIN COMME APPAREIL IDÉOLOGIQUE D'ÉTAT

« *Propugnaculis igitur opus est ad eorum minas contemnendas
et quidem paucis, que mihi maxime omnium prestare potes.
Quod quidem si feceris spretis tyrannis omnibus regie me
philosophie potestati totum ut institui dedam.* »

(Lettre de Marsile Ficin à Piero PAZZI datée de 1457
environ¹)

1 « *Donc, pour faire fi des menaces de ces gens-là, j'ai besoin de secours et même de peu, et toi, mieux que quiconque, peux me l'accorder. Si tu y consentais, tous ces tyrans étant écartés, je me mettrais tout entier sous l'autorité de la 'philosophie royale', comme j'étais disposé à le faire* » traduction de Raymond MARCEL in *Marsile Ficin (1433-1499)*, Paris, Les Belles Lettres, 1958, p. 230 (sauf indication spécifique, les textes latins traduits dans les notes le sont par nous).

Cette lettre est publiée par Paul Oskar KRISTELLER (*Supplementum ficinianum. Marsilii Ficini Philosophi Platonici opuscula inedita et dispersa*, Florentie, in aedibus L.S. Olschki, 1937, vol. II, p. 84-85) à partir du manuscrit « Landi 50 » de la Bibliothèque Municipale Passerini-Landi de Plaisance (manuscrit décrit par P.O. KRISTELLER, *Supplementum ficinianum*, op. cit., vol. I, p. XXXIX qui lui attribue le sigle « Pl. », IDEM, *Iter italicum. A Finding List of Uncatalogued or Incompletely Catalogued Humanistic Manuscripts of the Renaissance in Italian and Other Libraries. Volume II : ITALY, Orvieto to Volterra. VATICAN CITY*, Leiden, Brill, 1967 rééd. 1977, p. 71, IDEM, *Marsilio Ficino and his Work after five hundred years in Marsilio Ficino e il ritorno di Platone. Studi e documenti*, vol. I, Firenze, Olschki, 1986, p. 114 et *Marsilio Ficino e il ritorno di Platone. Mostra di Manoscritti, Stampe e Documenti*, Catalogo, a cura di Sebastiano GENTILE, Sandra NICCOLI e Paolo VITI, Firenze, Olschki, 1984, p. 172) qui contient aussi, outre la traduction du *Gorgias* par Leonardo BRUNI, une traduction latine anonyme intitulée *De totius naturae* (peut-être de Ficin) du Περὶ τῆς τοῦ παντός φύσεως attribué au philosophe italiote néo-pythagorien OKELLOS de Lucanie (édition moderne par R. HARDER, « *Ocellus Lucanus* », *Text und Kommentar*, Berlin, 1926), des traités ficiniens comme le *Liber de Voluptate* dédié à Antonio CANIGIANI (Marsilii FICINI Florentini, *Opera quae hactenus extiterunt*, Basiliae, ex Officina Henricpetrina, 1561, tomus I, p. 987-1012), le *De magnificentia* plus connu sous le titre *De virtutibus moralibus*, lettre adressée le 1er juin 1457 au même Antonio CANIGIANI et publiée par KRISTELLER (*Supplementum ficinianum*, op. cit., II, p. 1-6), le *De quatuor sectis philosophorum* adressé à Clemente FORTINO (*Supplementum ficinianum*, op. cit., II, p. 7-11) ainsi qu'une lettre à Pellegrino degli AGLI (*Supplementum ficinianum*, *Ibid.*, p. 85-86), deux autres à Antonio SERAFICO (*Supplementum ficinianum*, *Ibid.*, p. 82-84), une autre à Michele

Pour des raisons idéologiques élucidées de manière générale par Louis Althusser dans sa mémorable théorie des Appareils Idéologiques d'Etat², nous faisons l'hypothèse que la situation particulière du régime médicéen tel qu'il avait été fondé par Cosme et tel qu'il sera consolidé par Laurent, exigeait *nolens volens* l'inscription de la politique et de l'action culturelle du Régime dans le cadre de la constitution d'une idéologie, voire d'une religion du sujet anthropologique.

C'est dans ce cadre que nous interprétons les 58 premières années de pouvoir médicéen comme une étape constitutive de la modernité sous la forme de l'Etat monarchique et absolu.

MERCATI (*Supplementum ficinianum, ibid.*, p. 81-82 et enfin une dernière adressée à un correspondant anonyme (*Supplementum ficinianum, Ibid.*, p. 86-87).

² Louis ALTHUSSER, *Idéologie et appareils idéologiques d'état (Notes pour une recherche)*, article originellement paru dans « La Pensée » n° 151 (juin 1970), puis republié dans L. ALTHUSSER, *Positions (1964-1975)*, Paris, Editions Sociales, 1976, p. 67-125.

Dans ce développement qui n'a rien perdu à notre sens de sa pertinence et de sa capacité de suggestion, le philosophe marxiste s'attaché surtout à interpréter à travers une « topique marxiste » non étroitement descriptive mais dialectique certaines des modalités de reproduction des forces productives dans les formations sociales du capitalisme de l'ère impérialiste contemporaine, il n'en consacre pas moins quelques lignes éclairantes à la préhistoire médiévale de ces formes de reproduction complexes que sont les AIE (Appareils Idéologiques d'Etat) :

« ...dans les formations sociales du mode de production 'servagiste' (dit communément féodal), nous constatons que, s'il existe un appareil répressif d'Etat unique, formellement très semblable, non seulement depuis la Monarchie absolue, mais encore depuis les premiers Etats antiques connus, à celui que nous connaissons, le nombre des appareils idéologiques d'Etat est moins élevé et leur individualité différente. Nous constatons par exemple qu'au Moyen Age l'Eglise (appareil idéologique d'Etat religieux) cumulait alors nombre de fonctions aujourd'hui dévolues à plusieurs appareils idéologiques d'Etat distincts, nouveaux par rapport au passé que nous évoquons, en particulier des fonctions scolaires et culturelles. A côté de l'Eglise existait l'Appareil Idéologique d'Etat familial, qui jouait un rôle considérable, sans commune mesure avec celui qu'il joue dans les formations sociales capitalistes. L'Eglise et la famille n'étaient pas, malgré les apparences, les seuls Appareils Idéologiques d'Etat. IL existait aussi un Appareil Idéologique d'Etat politique (les Etats Généraux, le Parlement, les différentes factions et Liges politiques, ancêtres des partis politiques modernes, et tout le système politique des Communes franches puis des Villes). Il existait aussi un puissant appareil idéologique d'Etat 'pré-syndical', si nous pouvons risquer cette expression forcément anachronique (les puissantes confréries des marchands, des banquiers, et aussi les associations des compagnons, etc.). L'édition et l'information elles-mêmes ont connu un incontestable développement, ainsi que les spectacles, d'abord parties intégrantes de l'Eglise, puis de plus en plus indépendantes d'elle.

Or, dans la période historique pré-capitaliste que nous examinons à très larges traits, il est absolument évident qu'il existait un appareil idéologique d'Etat dominant, l'Eglise qui concentrait en elle non seulement les fonctions religieuses, mais aussi celles scolaires, et une bonne partie des fonctions d'information et de 'culture'. Si toute la lutte idéologique du XVI^e au XVIII^e siècle, depuis le premier ébranlement de la Réforme, s'est concentrée dans une lutte anticléricale et antireligieuse, ce n'est pas par hasard, c'est en fonction même de la position dominante de l'appareil idéologique d'état religieux. » -L. ALTHUSSER, *Idéologie et appareils idéologiques d'Etat...* in *Positions*, op. cit., p. 90-91 (les passages et mots soulignés le sont par l'auteur, par contre le passage en caractères gras est de notre fait).

Dans cette perspective, le but de ce travail est de trouver en quoi la philosophie néo-platonicienne de Marsile Ficin et de son cercle devait nécessairement être élevée au rang de philosophie « officielle » et comment sa configuration particulière épousait étroitement les rapports de causalité à l'oeuvre dans l'imbrication singulière des diverses instances politiques, administratives, économiques et juridiques d'une part pédagogiques, culturelles et artistiques de l'autre et en même temps se trouvait modelée par elles³.

Bref, notre ambition est d'ouvrir un chapitre d'histoire culturelle qui puisse servir de modèle général à la compréhension de manifestations le plus souvent étudiées de manière isolée et enfermées dans des champs disciplinaires trop cloisonnés.

Nous ne nous dissimulons pas le risque réductionniste que recèle inévitablement une entreprise de cette sorte, aussi ne prétendons-nous nullement donner à ce modèle une forme pérenne et comme coulée dans l'airain. Nous avons simplement la faiblesse ou la naïveté de croire que sans tenter d'esquisser ce genre de topographie des repères, toute navigation (pour reprendre un thème à la mode) dans des périodes aussi complexes et aussi riches est vouée soit à l'errance désespérante dans le non-sens soit à l'aridité des savoirs parcellaires.

* * *

Il est frappant de constater dans la production littéraire et philosophique du début du règne de Laurent, une volonté de projection vers le proche passé, celui de la fin des années '60 où la très grave crise subie par le régime médicéen en 1466⁴, provoqua des infléchissements dans la gestion du pouvoir qui ne manquèrent pas de susciter chez les

³ Nous n'ignorons pas les objections intéressantes soulevées contre ce type d'interprétations dans un récent article de James HANKINS (*Lorenzo de' Medici as a Patron of Philosophy*, « Rinascimento », vol. XXXIV, 1994, p. 15-53), toutefois, nous pensons que le chercheur américain a poussé un peu trop loin sa volonté de démythification d'une certaine historiographie intellectuelle visant en effet à recourir de manière systématique et parfois peu convaincante à la théorie néo-platonicienne comme clef de lecture unique et totalisante et que, sans parler des quelques contributions que nous avons voulu verser à ce dossier dans le présent article, un travail aussi riche et documenté que celui de l'historienne britannique Alison BROWN (*Platonism in Fifteenth-Century Florence and its Contribution to Early Modern Thought*, *The Journal of Modern History*, vol. 58, n°2, juin 1986, p. 383-413) invite pour le moins à se montrer plus mesuré et circonspect sur cette question.

⁴ Pour une analyse démythificatrice du rôle de sauveur de son père attribué à Laurent par une certaine historiographie, on pourra se reporter aux analyses toujours éclairantes sur le jeune Laurent d'André ROCHON, *La jeunesse de Laurent le Magnifique (1449-1478)*, Paris, Les Belles Lettres, 1963, p. 80-88.

partisans du régime « républicain » des vieux réflexes anti-tyranniques⁵ dont on connaît bien la forte connotation culturelle structurellement liée à l'idéologie de l'humanisme « civil ».

Dans la dernière oeuvre composée par Leon Battista ALBERTI, personnalité « caméléonesque »⁶ qu'on a raison de ne pas enfermer dans le cadre strict de cet humanisme « civil » que nous venons d'évoquer, le *De iciarchia* (traité du gouvernement du chef de famille) qu'on peut dater sur la foi d'arguments internes entre 1468 et 1470, on peut néanmoins remarquer avec Luca BOSCHETTO⁷ une très forte tonalité « anti-médicéenne » qui s'exprime tout au long des trois livres du traité.

C'est ainsi qu'au début du dialogue, la scénographie qui nous est proposée est celle d'une rencontre des trois principaux intervenants (le vénérable Battista, qui fait désormais figure de patriarche chenu d'une part, Paolo NICCOLINI et Niccolò CERRETANI de l'autre qui sont, eux, deux personnages en vue du régime⁸) sur le pont Rubaconte non loin d'un Oratoire élevé aux temps glorieux de la splendeur de la famille « Alberta », et durant une crue de l'Arno.

C'est précisément cette crue torrentielle du fleuve-fétiche⁹ qui va devenir le lieu d'articulation d'un long excursus politico-philosophique

5 On peut citer par exemple la réaction d'Alamanno RINUCCINI dans sa continuation des *Ricordi* de son père (*Ricordi storici dal 1282 al 1460, con la continuazione di Alamanno e Neri suoi figli fino al 1506*, a cura di G. AIAZZI, Firenze, 1840) et les *Istorie fiorentine* de Marco PARENTI (cf. Mark PHILLIPS, *The Memoir of Marco Parenti. A Life in Medici Florence*, Princeton, New Jersey, 1987).

6 L'heureuse expression est due, on le sait, à Cristoforo LANDINO qui dans ce véritable panthéon des gloires « nationales » florentines que constitue le monumental « Proemio » au commentaire de Dante, exprime dans les termes suivants son admiration pour son oeuvre d'écrivain :

« Tornami alla mente lo stilo di Battista Alberto, el quale come nuovo cameleonta sempre quello colore piglia el quale è nella cosa della quale scrive. » (C. LANDINO, *Proemio al commento dantesco* in *Scritti critici e teorici*, a cura di Roberto CARDINI, Roma, Bulzoni, 1974, vol. I, p. 120, lignes 27-30. C'est nous qui soulignons).

7 Note sur « *De iciarchia* » di L. B. Alberti, « Rinascimento » XXXI (1991), p. 183-217. Ce chercheur a le grand mérite d'avoir été le premier à mettre en relation le dialogue albertien avec les événements politiques de 1466 et les transformations qu'ils provoquèrent dans l'économie du pouvoir médicéen. C'est lui également qui est l'auteur de la datation du traité dont nous parlons ci-dessus et à laquelle nous adhérons.

Signalons que nous préparons une traduction française de cette ouvrage qui doit paraître dans le cadre de la publication aux Belles Lettres, sous le patronage de la « Société Internationale Leon Battista Alberti », des oeuvres complètes de cet humaniste.

8 Pour des indications exhaustives sur le rôle politique joué par ces personnages, cf. L. BOSCHETTO, *Note sul « De iciarchia »...*, art. cit., p. 200, n. 38 et p. 203-215.

9 Etant donné la forte connotation dantesque non seulement de ce passage mais de divers autres du traité (mais il s'agit bien sûr d'un Dante « civil et républicain », bien loin du Dante « monarchique » et « néo-platonicien » qu'imposent dans leurs lectures presque contemporaines M. Ficini -traduction de la *Monarchia* précédé du « Proemio » a Bernardo DEL NERO e Antonio

sur la démesure, lequel fera fonction de véritable moteur de la machine dialogique¹⁰.

A Paolo Niccolini qui se réjouit de voir le fleuve aussi enflé et qui s'adressant à Niccolò Cerretani qui a exercé la magistrature de « préfet de la navigation », va jusqu'à souhaiter un état de crue perpétuelle, propice selon lui au trafic maritime et donc au commerce, le vieil Alberti, après avoir différé quelque peu sa réponse et avoir été informé par le groupe des jeunes gens qui feront office de disciples à instruire, des nombreuses dévastations causées aux cultures par l'inondation, s'adresse en effet en ses termes :

Per rispondere a te, Paulo, non vorrei pero' errare, dico che in la vita de' mortali nulla cosa troppo accresciuta e troppo ingrandita fu mai senza publico e privato incommodo e poco da volerla. E come vedesti oggi el fiume troppo innaltato danneggia e' culti, e lieva il frutto e merito delle fatiche a quelli che tu e gli altri buoni non vorrebbero, cosi' interviene in tutte l'altre cose, massime in quelle che molti troppo stimano. Figliuoli, dico a voi¹¹, el troppo sopra modo potere in qualunque sia la cosa importa licenza temeraria, e fa traboccare le voglie e incita gl'impeti delle nostre imprese. Onde potendo quello che tu vuoi, ne seguita che tu vuoi tutto cio' che tu puoi, e ardisci e usiti a volere ancora più

di Tuccio MANETTI édité par P.O. KRISTELLER, *Supplementum ficinianum*, op. cit., vol. II, p. 184-85- et C. Landino - première leçon publique connue sur Dante datée par R. Cardini de 1474, cf. R. CARDINI, *La critica del Landino*, Firenze, Sansoni, 1973, p. 192-199 et 235-245- mais il faut noter qu'Arthur FIELD : *A Manuscript of Cristoforo Landino's First Lectures on Virgil, 1462-1463 (Codex 1368, Biblioteca Casanatense, Rome)*, « Renaissance Quarterly » XXXI, 1978, p. 17-20 et *Cristoforo Landino's First Lectures on Dante*, « Renaissance Quarterly » XXXIX, spring 1986, p. 16-48 défend la thèse d'un enseignement dantesque antérieur qui remonterait à la fin des années 50-), il n'est pas exclu que cette métaphore politique soit reprise du célèbre exorde du traité dantesque où c'est l'homme qui se détourne de la vie civile et du bien commun qui est comparé à un « gouffre dangereux » (« *perniciosa vorago* ») :

« *Longe nanque ab offitio se esse non dubitet qui, publicis documentis imbutus, ad rem publicam aliquid afferre non curat; non enim est lignum, quod secus decursus aquarum frutificat in tempore suo (Psaume I, 3), sed potius pernicioza vorago semper ingurgitans et nunquam ingurgitata refundens.* » (Dante ALIGHIERI, *Monarchia* I, 2).

Pour sa part, Marsile Ficin traduit ce passage comme suit :

« *Per che molto di lungi è dall'ufficio dell'uomo colui che, ammaestrato di pubbliche dottrine, non si cura di quelle alcuno frutto alla Repubblica conferire. Costui non è legno, il quale piantato presso al corso delle acque nel debito tempo frutti produce; ma è più tosto pestilenziale voragine, la quale sempre inghiottisce, e mai non rende.* » (M. FICINO, *Monarchia di Dante tradotta di latino in lingua toscana* in Dante ALIGHIERI, *Tutte le opere*, Milano, Mursia, 1965, p. 789).

¹⁰ Sur ce point nous nous permettons de renvoyer à notre communication *Alcune considerazioni sul De ierarhia con saggio di commento del Prologo* au Colloque organisé en janvier 1995 à San Gemignano par le « Centro di Studi sul Classicismo » dirigé par R. CARDINI e Mariangela REGOGLIOSI sur le thème « L'edizione critica e il commento dell'Alberti » (A paraître prochainement dans les Actes de ce colloque).

¹¹ On ne peut qu'être frappé par l'insistance sur le changement inopiné de destinataire de cette mercuriale, qui semble bien un indice du caractère entendu de ces propos.

che non si lice né si conviene. Così a me pare, le immoderate volontà quasi il più delle volte sono congiunte con la impunita licenza, e quindi e' pensieri poco considerati fanno l'animo precipitoso, impetuoso, insolente, audace. Così li segue ch'ello trascende e' limiti della equità e onestà, e diffundesi occupando, e rapisce quel che si dovea all'ozio e quiete degli altri cittadini.¹²

Il est bien difficile de croire, même en faisant une juste part à l'autonomie de la fiction littéraire, que seulement à quelques années de là¹³, ce même Alberti figurant dans le rôle identique de vénérable vieillard dans les dialogues tenus aux Camadules de Cristoforo Landino, traitera son deutéragoniste Laurent qui, si l'on s'en tient à la fiction dialogique qui situe ces entretiens en 1468, n'était alors officiellement que le fils de son père, comme le véritable « prince-philosophe » de la tradition platonicienne.¹⁴

12 L.B. ALBERTI, *De iciarchia*, I in *Opere volgari*, a cura di Cecil GRAYSON, Bari, Laterza, vol. II, 1966, p. 188, lignes 7-23. C'est nous qui soulignons.

13 D'après Roberto Cardini (*La critica del Landino*, op. cit., p. 87-89 et 152-153 et C. LANDINO, *Scritti critici e teorici*, op. cit., vol. II, p. 66) le *terminus post quem* des *Disputationes Camaldulenses* est constitué par la date de mai 1473 qui est celle à laquelle la traduction de la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate effectuée par A. Rinuccini parvint à son dédicataire Frédéric de Montefeltre qui en fait état dans une lettre de remerciement adressée à Landino.

Si l'on considère que le *De iciarchia* a été rédigé à une période plus proche de son *ante quem* 1470-71 que de son *post quem* de 1468 (cf. L. BOSCHETTO, *Note sul « De iciarchia »*, op. cit., p. 184 et n. 5), on voit que l'écart chronologique entre ces deux oeuvres est très faible.

14 Ne lui déclare-t-il pas en effet dès le début de leur entretien, au premier livre des dialogues :

« *Ad quam quidem rem (il s'agit bien sûr de succéder à son père Pierre frappé par l'aggravation de la maladie de son père « propter ingravescentem parentis vestri morbum ») etsi perspicua appareat in te virtus, Laurenti, divinumque potius quam humanum putandum sit quod in tuis adolescentiae annis nulla neque tanta neque tam ardua res sit, quam et senili prudentia concipere et invicta animi magnitudine aggredi non possis... tamen et tua et rei publicae permulti interesse arbitror, ut, cum tu illam administrandam brevi suscepturus sis vel potius magna iam ex parte susceperis, quodcumque otii publico negotio subtrahere licuerit, id omne huc conferas et procul ab urbanis tumultibus vel tecum ipse vel potius cum huiuscemodi doctissimis iisdemque tui amantissimis viris eas inquiras ac disputando assequaris, quibus animi nostri in suae originis ac divinitatis cognitionem inducuntur.* » (C. LANDINO, *Disputationes Camaldulenses*, a cura di Peter LOHE, Firenze, Sansoni, 1980, p. 10, l. 25-p. 11, l. 2 et p. 11, lignes 7-14. On trouvera une traduction italienne dans le volume *Prosatori latini del Quattrocento*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1952, p. 729-reprint, Torino, Einaudi, vol. VI, 1977-).

« Et bien que ta valeur pour accomplir cette tâche semble grande, mon cher Laurent, il convient d'attribuer à un don divin plus qu'humain le fait que dans les années de ton adolescence il n'est pas d'entreprise si importante et difficile que tu ne puisses concevoir avec une sagesse de vieux sage ni aborder avec une invincible grandeur d'âme... cependant il est du plus haut intérêt pour toi comme pour la chose publique, étant donné que tu es destiné à la prendre en charge d'ici peu, ou plutôt que tu l'as déjà fait en grande partie, qu'à chaque fois qu'il te sera permis de soustraire quelque loisir aux affaires publiques, tu le passes entièrement en ce lieu et que, loin des agitations de la ville, soit avec toi-même, ou de préférence avec ces hommes très savants et qui te chérissent

Au cours de cette même année 1468 qui semble curieusement, si l'on songe de façon quelque peu anachronique au surgissement récurrent en d'autres temps de ce même millésime, constituer une manière de tournant dans l'évolution intellectuelle et politique de la Florence médicéenne, on assiste aussi à un évènement curieux : le début des leçons données par Marsile Ficin dans l'Eglise de Santa Maria degli Angeli autrefois illustrée par Ambrogio TRAVERSARI (général, notons-le au passage de l'ordre des Camaldules¹⁵), sur le *Philebe* de Platon¹⁶, dialogue consacré à la recherche du souverain Bien.

Comme le fait remarquer Michael ALLEN¹⁷, les leçons de Ficin furent consciemment ou non calquées sur celles au cours desquelles Platon, selon la tradition doxographique¹⁸ fit fuir son auditoire en

au plus haut point tu recherches et poursuivis par le dialogue tout ce qui conduit nos âmes à la connaissance de leur origine et de leur nature divine. »

15 Outre la présence (bien naturelle, au demeurant) du supérieur du monastère de Camaldoli l'abbé Mariotto dans le traité de Landino, on peut remarquer après P.O. KRISTELLER (*Supplementum ficinianum*, op. cit., vol. II, p. 233-34) qu'un autre Camaldule, le général de l'Ordre Pietro DOLFIN (1444-1525), par ailleurs adversaire de Savonarole, s'élevait dans une lettre du 7 décembre 1487 à Guido ORLANDI, prieur de Santa Maria degli Angeli, contre la transformation de l'église en lieu d'enseignement platonicien en faisant très certainement allusion aux leçons données alors par Ficin sur Plotin.

16 La datation de 1468 en ce qui concerne les leçons orales (qu'il faut distinguer bien sûr du commentaire écrit sur le *Philebe*) résulte d'un compromis effectué par nous entre la position d'Arnaldo DELLA TORRE (*Storia dell'Accademia platonica di Firenze*, Firenze, Carnesecchi, 1902, p. 568) qui postule que le commentaire écrit est postérieur à celui du *Banquet* et antérieur aux leçons orales et celle du récent éditeur de ce texte Michael J.B. ALLEN (M. FICINO, *The Philebus commentary*, a critical edition by Michael J.B. ALLEN, Berkeley-Los Angeles and London, The University of California Press, 1975) qui, se basant sur une affirmation de P.O. KRISTELLER (*The Philosophy of Marsilio Ficino*, New York, 1943, p. 17 trad. It. *Il pensiero filosofico di Marsilio Ficino* Firenze, Sansoni, 1953) date le commentaire écrit de la seconde moitié de 1469 et pense que les leçons orales sont antérieures.

Sur toute la question complexe de la chronologie des écrits de Ficin entre la fin des années '60 et le début des années '70 (qui est la période d'élaboration ou d'achèvement d'oeuvres majeures tels que le *Commentaire sur le Banquet* en 1468-69 édité à Florence en 1484 dans le corpus des oeuvres de Platon, le *Commentaire sur le Philebe* en 1469, la *Théologie platonicienne* de 1469 à 1474 publié à Florence en 1482 et le *De christiana religione* également de 1474, publié à Florence en 1476) cf. l'introduction de M. ALLEN in M. FICINO, *The Philebus Commentary*, op. cit., p. 48-56.

17 Dans un article postérieur à l'édition du commentaire ficinien sur le *Philebe* dont il est question à la note précédente : *Ficino's Lecture on the Good?*, « Renaissance Quarterly » vol. XXXX n° 2 (summer 1977), p. 160-171 : 168-70.

18 M. ALLEN cite DIOGENE DE LAERCE, *Vie des philosophes illustres*, III, 37, un fragment aristotélicien intitulé *De bono* (frag. 2, cf ; Konrad GAISER, *Platons Ungeschriebene Lehre*, Stuttgart, 1963, p. 478-80), le théoricien de la musique ARISTOXENE de Tarente (2ème moitié du IVème siècle avant J.C.), disciple d'Aristote dans ses *Ἀρμονικὰ στοιχεῖα* (*Eléments de l'harmonie*) II, 30-31 et le néo-platonicien du VIème siècle après J.C. SIMPLICIUS dans son commentaire sur la *Physique* d'Aristote (I, 4, 187a ; III, 4, 202b, cf. K. GAISER, *Platons*

centrant son propos sur des questions métaphysiques et pythagoriciennes plutôt qu'éthiques et politiques, le caractère inachevé du commentaire écrit (qui s'arrête avant même d'atteindre le corps du texte platonicien qu'il est censé exposer), semblant indiquer que Ficin lui aussi provoqua le désarroi, voire la désertion de son auditoire.

Une telle manière de procéder ne peut qu'intriguer : pourquoi en effet, dès lors que l'on postule que le Souverain Bien première des Hypostases divines ne peut être enseigné qu'*in speculo et aenigmate*, choisir de s'adresser à un public très large au risque de n'être pas compris ?

Il nous semble que l'on se trouve ici devant l'une des apories essentielles qui caractérisent toute la politique culturelle médicéenne : la nécessité de s'adresser à tous en tant que citoyens (souvenir de l'option « démocratique » qui avait caractérisé la famille depuis le Tumulto dei Ciompi et du rôle qu'y avait joué le lointain ancêtre Salvestro ?) et l'inévitable dérive monarchique et élitiste.

Cette double contrainte explique à notre avis dans une large mesure le « style » tout à fait particulier que les Médicis impriment à leur gestion du pouvoir et ce type de spiritualité qu'il serait réducteur de n'envisager que sous la dimension d'une propagande grossièrement mystificatrice et qui est leur marque propre : l'oscillation déroutante entre ces deux « ethoi » *a priori* incompatibles que seraient le souci permanent de créer, d'entretenir et d'alimenter une ritualité « populaire »¹⁹ polymorphe et une attirance non moins marquée pour ce qu'on peut assimiler à une forme de gnose.

En procédant ici à un petit retour en arrière dans la chronologie, on peut évoquer à ce propos la page célèbre de VESPASIANO da BISTICCI qui nous présente le tableau quelque peu déconcertant d'un Côme agonisant qui, en attendant la traduction ficinienne du *Philèbe*, se fait lire l'*Ethique à Nicomaque* par Bartolomeo SCALA²⁰.

Ce même humaniste, dont le rôle culturel et politique a été très important durant toute la période médicéenne, dans un *De consolatione*

Ungeschriebene..., op. cit., p. 453-54 et 481-84 ; voir aussi l'édition H. DIELS des *Commentaria in Aristotelem Graeca IX-X*, 1882-1895).

¹⁹ Sur ce point nous ne pouvons que renvoyer à la très belle étude de l'historien américain Richard TREXLER, *Public Life in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1980 qui envisage toutes les manifestations bien connues de la vie publique de la Florence de l'époque (fêtes religieuses, réceptions princières, confréries formées de laïcs etc.) sous l'angle extrêmement moderne des recherches de sociologues et psychologues contemporains sur la phénoménologie et le rôle des rituels sociaux urbains.

²⁰ VESPASIANO da BISTICCI, *Le vite*, a cura di Aulo GRECO, Firenze, 1976 2ème éd., vol. II, p. 210.

dialogus dédié au jeune Laurent en 1463 à l'occasion de la mort de son oncle Giovanni, présente déjà, dans un tout autre contexte philosophique il est vrai puisque le débat oppose ici Côme qui représente le vrai chrétien et B. Scala qui défend, lui, les arguments traditionnels du stoïcisme paganisant²², le tableau d'un régime dont les plus hauts représentants prennent le soin d'orchestrer, pour ainsi dire de vive voix, l'insolite symphonie de la philosophie spéculative et du « *morale negotium* ».

Cette image de Côme est par ailleurs transmise par un certain nombre de textes fondamentaux qui s'étendent sur une période chronologique très longue qui va de 1455, date de composition du traité *De miseria humanae conditionis* de Poggio BRACCIOLINI aux dédicaces de Ficin de sa traduction des dix premiers dialogues de Platon²³ et en 1490 de sa traduction des *Ennéades* de Plotin, en passant par le *De optimo cive* de Bartolomeo PLATINA (1474) et par la dédicace de la traduction des *Vie des philosophes illustres* de Diogène de Laërce éditée à Venise en 1475 dont le gratifie Ambrogio Traversari.

Toutefois il peut sembler assez paradoxal que ce soit en définitive Marsile Ficin qui ait fini par s'imposer comme le principal *μουσικος* et ordonnateur de ce concert, surtout si l'on songe au fait souligné avec justesse par Riccardo FUBINI²⁴ que la métaphysique ficinienne semble exclure à première vue toute implication politique comme tendent par ailleurs à le confirmer les éléments biographiques de la vie du philosophe comme par exemple sa célèbre palinodie à propos de Savonarole que nous avons eu l'occasion d'évoquer dans un article récent consacré au *frate*²⁵.

21 Alison BROWN, *Bartolomeo Scala (1430-1497) Cancelliere di Firenze. L'umanista nello Stato*, a cura di Lovanio ROSSI. Traduzione di Lovanio ROSSI e Franca SALVETTI COSSI (Ed. originale : *Bartolomeo Scala 1430-1497 -Chancellor of Florence- The Humanist as Bureaucrat*, Princeton, Princeton University Press, 1979), Firenze, Le Monnier, 1990, p. 23.

Comme l'indique A. BROWN, on trouve des échos de cette image de Côme dans un certain nombre de textes importants de la période :

Poggio BRACCIOLINI, *De miseria conditionis humanae* in *Opera omnia* I, 86-131 : 103 ; Bartolomeo PLATINA, *De optimo cive* a c. di F. BATTAGLIA, Bologna, 1944, p. 179-236 ; VESPASIANO DA BISTICCI, *Vite*, II, 190-191 et B. SCALA, *Collectiones Cosmianae*, Laur. ms. 54, 10, c. 3r

22 A. BROWN, *Bartolomeo Scala (1430-1497) Cancelliere di Firenze*, op. cit., p. 222-224.

23 cf. P.O. KRISTELLER, *Supplementum ficinianum*, op. cit., vol. II, p. 103-105.

24 R. FUBINI, *Ficino e i Medici all'avvento di Lorenzo il Magnifico*, « Rinascimento » XXIV (1984), p. 3-51 : 6. Cf. aussi

25 F. LA BRASCA, *Combats pour l'âme : les deux « théologies » de Savonarole et de Ficin* communication prononcée lors du colloque organisé à Paris du 25 au 27 janvier 1996 par le Centre Interuniversitaire de Recherche sur la Renaissance Italienne (CIRRI) sur le thème « Savonarole : enjeux, débats, questions » (A paraître dans les actes de ce colloque).

Pourtant, et c'est là encore une remarque que nous devons à R. FUBINI, certains indices témoignent que Ficin avait conscience que la politique de Platon représentait déjà une réaction à la corruption de la démocratie athénienne, et on peut donc postuler une forme de spécularité de sa démarche philosophique et de son engagement exégétique, comme le montre par exemple cet extrait du commentaire du *Philèbe* 16a chap. XXV²⁶ :

*Saepe vero adolescentes ratiocinandi studio dediti opiniones hominum de honestis ac iustis confutant, quasi humana haec officia haud revera bona sint, sed videantur, neque natura ipsa, sed positione et usu constant. Quapropter ea non amplius venerantur, meliora vero ipsi propter imperitiam reperire non possunt.*²⁷

Mais il nous faut élucider à présent la façon dont s'opère la reconjonction de ce projet néo-apologétique avec la famille des Médicis et Laurent.

* * *

L'année cruciale à cet égard est celle de 1473, celle de l'achèvement des *Disputationes Camaldulenses* de Landino, véritable scénographie concordiste des différentes tendances du régime médicéen :

In agrum nostrum Casentinatem cum venissemus ego et Petrus frater tum aestus vitandi tum animi relaxandi causa, placuit prostidie in Camaldulam silvam ascendere, regionem et tibi universae Italiae antiqua religione notissimam et in qua, cum vehementer Sirius saevit morbos atque febres, ut est apud Homerum (Il. 22, 31), mortalibus furens, verno et apprime salubri caelo per summam voluptatem frui liceat. Itaque cum primum ad coenobitas, inde etiam ad heremitas, ut Graecis verbis utar, pervenissemus, percepimus paulo ante nos Laurentium Medicem cum Iuliano fratre eodem venisse duxisque secum ex urbe nostra Alamannum Rinuccinum²⁸, Petrum²⁹ ac Donatum Acciaiolos³⁰,

26 M. FICINO, *The Philebus Commentary*, op. cit., p. 234.-237.

27» Mais les adolescents qui se consacrent à l'art de la dispute réfutent souvent les opinions des hommes mûrs à propos des choses honnêtes et justes. Comme si les institutions humaines n'étaient pas bonnes en fait mais semblaient seulement telles, et comme si elles n'étaient pas établies par la nature elle-même, mais étaient seulement le résultat de la convention et de l'usage. C'est pourquoi les jeunes gens ne les vénèrent pas davantage, tout en étant eux-mêmes incapables d'en trouver de meilleures en raison de leur inexpérience. »

28 Alamanno RINUCCINI est l'un des principaux partisans de la venue de Giovanni Argyropoulos à Florence (in A. RINUCCINI, *Lettere ed orazioni*, a cura di Vito R. GIUSTINIANI, Firenze, Olschki, 1953, p. 13 lettre à G. Argyropoulos du 4 VIII 1455), le 28 février 1457 après avoir achevé sa traduction latine des vies de Nicias et Crassus de PLUTARQUE, il les adressait à Pierre (voir ce document dans l'édition de V. GIUSTINIANI).

*Marcum Parenthium³¹ et Antonium Canisianum³², viros litteratissimos et qui, cum a primis annis vim copiamque dicendi exactissima arte et longa exercitatione consecuti essent, vehementi deinceps ac diuturno studio maximos in philosophia progressus fecerant.*³³

Cf. aussi ce que dit sur le parcours politique particulier de Rinuccini comme anticipateur de la théorie machiavellienne du « principato civile » Mario MARTELLI, *Profilo ideologico di Alamanno Rinuccini in Culture et société en Italie du Moyen Age à la Renaissance. Hommage à André Rochon*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1985 - CIRRI : 13-, p. 131-143).

29 Piero ACCIAIUIOLI : lui sont adressées les lettres V, XIII et XVI de l'éd. V. GIUSTINIANI. Il fut capitaine de Cortone d'avril à octobre 1459 et en relation avec le théologien Angelo da Cortona.

30 Donato ACCIAIUIOLI (1429-1478) dont Angelo SEGNI dit « *Donato Acciaiuoli, cittadino fiorentino, governando la Republica attese alla filosofia, e filosofando governo' la Republica* » et dont l'éloge funèbre fut prononcé par Landino (cf. version latine et version vulgaire de cet éloge très intéressant fondé sur la quadripartition des vertus qu'on retrouve chez Porphyre et dans les *Disputationes* et jusque dans le commentaire de Dante in Manfred LENTZEN, *Reden Cristoforo Landinos*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1974, p. 46-89).

31 Marco PARENTI (1421 selon GUASTI éd. des lettres d'A. MACINGHI-STROZZI) époux de la fille d'Alessandra MACINGHI-STROZZI Caterina. D. ACCIAIUIOLI lui adresse une lettre dans laquelle il lui dit : « *Tu vero cum a pueritia philosophie operam dederis et sapientissimorum hominum disputationibus multa perceperis, multaque studio et industria tua sis consequutus, non mirari debes si ad te, quem ego magni semper faciendum putavi, hanc questionem potissimum defero* » cf. A. DELLA TORRE, op. cit., p. 230-231. « Mais comme tu t'es adonné depuis l'enfance à la philosophie et que tu as reçu beaucoup des discussions des hommes les plus savants, et que tu as atteint beaucoup de résultats grâce à ton zèle et à ton application, tu ne dois pas t'étonner si c'est à toi, dont j'ai toujours pensé qu'il fallait faire le plus grand cas, que je soumetts de préférence cette question. »

32 Antonio CANIGIANI, Prieur en 1463, gonfalonier de justice en 1484, ambassadeur auprès de Charles VIII en 1483 et d'Innocent VIII en '84. Landino lui dédie le poème patriotique « *De primordis urbis Florentiae* » A III, III de sa *Xandra* (cf. Christophori LANDINI, *Carmina omnia, ex codicibus manuscriptorum primum edidit Alexander PEROSA, Florentiae, in aedibus Leonis S. Olschki, 1939, p. 86-91*) et l'évoque dans son commentaire de Dante *Inf. XXIII et Par. XVI* (cf. *Scritti critici e teorici*, a cura di Roberto CARDINI, II, 117) lui sont dédiés le *De voluptate* (*Prooemium* in *Op.* p. 986) et le (*De virtutis moralibus*), cf. POK II, 1-6. C'est à lui qu'est adressée la lettre 92 « *De musica* » (éd. GENTILE, p. 161-163 ; *Op.* 650, 5).

33 Cristoforo LANDINO, *Disputationes Camaldulenses*, op. cit., livre I, p. 8, lignes 20- p. 9, l. 2. Traduction GARIN, op. cit., p. 725.

Pour une analyse détaillée des différents enjeux philosophiques et culturels de ce traité capital pour la compréhension du climat intellectuel de la Florence médicéenne, nous nous permettons de renvoyer à notre thèse de doctorat *Cristoforo Landino et la culture florentine de la Renaissance*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1989, Tome II, chapitre VI, p. 472-641, et pour le livre I du traité landinien dont il est surtout question dans le présent article, p. 472-538.

« Comme nous nous étions rendus avec mon frère Pierre dans notre propriété du Casentin, pour fuir la canicule et nous reposer l'esprit nous décidâmes de monter jusqu'à la forêt de Camaldoli, endroit bien connu de toi et de toute l'Italie en raison de l'ancien culte qui s'y pratiquait. Là, même lorsque Sirius sévit cruellement apportant aux mortels, comme le dit Homère, fièvres et maladies, on peut jouir avec le plus grand plaisir d'un ciel printanier et des plus salubres. C'est pourquoi comme nous arrivâmes d'abord chez les cénobites, et de là chez les ermites, pour utiliser des mots grecs, nous entendîmes dire que peu avant nous était arrivé Laurent de Médicis avec son frère Julien, et qu'il avait emmené avec lui de notre capitale Alamano Rinuccini, Pietro et Donato Acciaiuoli, Marco Parenti et Antonio Canigiani, hommes très cultivés et qui ayant atteint dès leur

A partir de là l'intégration va se faire par l'évocation des oeuvres ficiniennes non encore éditées mais qui circulaient dans le dialogue landinien³⁴, en particulier le *Commentaire au Banquet* publié en 1468 presque simultanément dans les deux versions latine et vulgaire, l'année même, notons-le encore, où est censée se dérouler la rencontre aux Camaldules :

*Pausanias igitur in Symposio duas Veneres commemorat : alteram caelestem, vulgarem alteram. Primam autem caelo natam refert, cui nulla mater sit. Quod cum fingit, eam intelligentiam significat, quae in angeli mente posita amore ingenito ad dei pulchritudinem intelligendam rapitur, quam, quoniam procul ab omni materiae consortio sit, sine matre productam dicit. Secundam vero Venerem mundi animae tribuit ita, ut patre Iove, matre vero Dione eam natam scribat. Manat enim ab ea vi, quae in anima mundi est, et vim creat, quae inferiora haec omnia gignat et mundi silvam subeat. Utraque igitur sibi ingenito amore rapitur : caelestis illa ad dei pulchritudinem intuendam, haec vero ut eandem pulchritudinem e silva conformet.*³⁵

Bien sûr ce passage a quelque chose de convenu, mais s'en tenir à cette seule évidence équivaldrait à ne pas se souvenir de la forte charge polémique et auto-apologétique que revêt l'allégorisation virgilienne de Landino. C'est en effet dans la discussion du premier livre sur les deux genres de vie qu'avait surgi de façon tout à fait marginale la question virgilienne comme illustration de la supériorité-complémentarité de la vie

plus jeune âge par une technique parfaite et un long entraînement une éloquence suprême, avaient par la suite accompli de très grands progrès en philosophie par une étude ardente et prolongée. »

34 D'après l'*index auctorum* de P. LOHE (C. LANDINO, *Disputationes Camadulenses*, op. cit., p. 276-277 : 269. Les oeuvres de Ficin évoquées par Landino sont le *Commentaire sur le Banquet de Platon* (*Disputationes Camadulenses*, op. cit., III, p. 113, 25-26 ; 125, 11-126, - ; 126, 27 ; 127, 16-21 ; IV, p. 213, 22-215, 3), le *Commentaire sur le Timée* (*Disputationes Camaldulenses*, op. cit., IV, p. 223, 13-14 ; 221, 12-14), la *Théologie platonicienne* (*Disputationes Camaldulenses*, op. cit., I, p. 10, 19-20 ; III, p. 149, 16-19 ; IV, p. 225, 18-25 ; 260, 7-23, 26-28 ; 261, 18-19), le traité *De voluptate* adressé à A. Canigiani - voir notes 32 et 1 ci-dessus- (*Disputationes Camaldulenses*, op. cit., II, p. 68, 8-10 ; 72, 8-16 ; 78, 18 ; 79, 9-12 et 23 ; IV, p. 216, 8).

35 C. LANDINO, *Disputationes Camaldulenses*, op. cit., III, p. 125, l. 11-23.

« Donc dans le Banquet Pausanias rappelle qu'il existe deux Vénus, l'une céleste, l'autre vulgaire. Il rapporte en outre que la première est née du ciel et qu'elle n'a pas de mère. Par cette fiction, il veut indiquer cette intelligence, placée dans l'esprit de l'ange par un amour non engendré, qui est ravie par la compréhension de la beauté divine et dont il dit qu'elle est produite sans mère, puisqu'elle est loin de toute contamination avec la matière. Mais il attribua la seconde Vénus à l'âme du monde, si bien qu'il écrit qu'elle est née de Jupiter et a pour mère Dioné. Elle provient en effet de cette force qui est dans l'âme du monde, elle crée la force qui engendre toutes les choses inférieures et sous-tend la matière du monde. Donc elles sont toutes deux ravies à elles-mêmes par l'amour non engendré : la céleste vers la compréhension de la beauté divine, mais l'autre pour former cette même beauté à partir de la matière. »

contemplative sur la vie active, de Marie sur Marthe et c'est là que le jeune Laurent, sautant pour ainsi dire sur l'occasion, avait évoqué les enseignements contradictoires des maîtres à ce sujet et exigé de Battista une analyse continue « *iugi serie et perpetuo tenore* » (« en une série ininterrompue et en un cours identique ») que ce dernier ne lui livrera effectivement qu'après avoir effectué le détour par le livre II de la discussion sur le souverain Bien, autre *signum contradictionis* de l'intellectualité laurentienne.³⁶

Résumons donc l'*iter* interprétatif du traité et nous verrons qu'il constitue une métaphore épistémologique de la façon toute pratique et transcendentale politique celle-là, dont le problème de la culture comme représentation a été abordée par Laurent et son régime avec toutes les contradictions inhérentes à la nature même de l'idéologie et à sa densité autonome particulière qui ne peut jamais se réduire ni se résoudre à n'être qu'un appareil neutre au service des Appareils répressifs (police, fiscalité, guerre, machine électorale) lesquels constituent bien, eux, les rouages essentiels (entendu ici dans le sens de « bruts », « primitifs », c'est-à-dire ne comportant qu'un indice minimal de médiation) de la domination :

L'ouvrage réunit les divers types d'intellectuels que compte la Florence médicéenne et les convoque auprès des jeunes princes (Laurent et Julien) pour leur fournir une sorte d'institution, de traité d'éducation. Dans le livre I c'est Alberti qui va répondre à une sollicitation du jeune Laurent qui le prie de bien vouloir préciser à son propre usage et à celui de son frère le profit que peut tirer l'homme d'état (qu'il s'apprête à être au moment fictif auquel est censée se dérouler la conversation, mais qu'il est déjà en fait à la publication effective³⁷) du commerce des philosophes :

36 'Posci me adverte', inquit ille, 'sed vide, Laurenti, quam tibi me liberalem nox reddiderit! Non enim id solum, quod tibi ex promissis debeo, dissolvere in animo est, sed habeo quod praterea gratis impendere velim. Tu profecto id petisti, quod quidem et scitu libero sit homine dignum et auditu tum iocundum tum ad multa minime inutile, verum postquam ad hunc iam locum producta disputatio est, non erit extra negotium, antequam rem attingo seorsum neque tamen pluribus quam necessitas exigat, de bonorum malorumque finibus disputare.' (Disputationes Camaldulenses, op. cit., II, p. 54, l. 25-55 l. 2)

« Il me semble que je suis requis' dit-il alors, 'mais, tu pourras constater, mon cher Laurent, combien cette nuit m'a rendu généreux à ton égard! Je n'ai pas l'intention de m'acquitter uniquement de ce que je t'avais promis, mais j'ai en outre autre chose que je voudrais dépenser sans y être obligé. Tu as assurément demandé quelque chose qui est digne d'être su par un homme libre et qui est aussi agréable à écouter que très utile à beaucoup d'égards, mais en vérité après que la discussion ait été conduite jusqu'à ce point, il ne sera pas hors de propos, avant que j'aborde le sujet en lui-même, que nous discutions des fins des biens et des maux sans en traiter cependant un plus grand nombre qu'il n'est nécessaire. »

37 Sur la datation de 1473, voir les arguments fournis par Roberto CARDINI que nous faisons nôtres.

*Nam quanvis omnis ratio humanarum actionum, sive te ipsum instruas sive rem familiarem cures, sive postremo publica munera attingas, ad normam earum virtutum dirigatur, quas de vita et moribus nominamus, illas autem usu et consuetudine maxime assequamur, tamen, cum, quaecunque a Platone dicuntur, ea mihi ex ore Marsilii, qui praeter omnes tanti philosophi mentem tenet, iam omni oraculo veriora videantur, ardentissime scire cupio, quid id sit, quod tu illo auctore ab iis, qui in veri investigatione versantur rei publicae gubernatori mutuandum esse censebas.*³⁸

Donc si l'on comprend bien le jeune Laurent qui nous est présenté ici, tout en admettant l'opinion triviale et générale selon laquelle toute action humaine à quelque sphère d'activité qu'elle ressortisse (privée, familiale ou publique) est dirigée selon les vertus éthiques, se considère déjà comme un ficinien, convaincu que la parole de Platon a une portée oraculaire, et ne peut donc se contenter d'une approche aussi vulgaire, mais désire (« *ardentissime scire cupio* ») au contraire percevoir quelle est la réelle portée³⁹ de la fameuse assertion de Platon qui au livre V de sa

38 C. LANDINO, *Disputationes Camaldulenses*, I, p. 12, lignes 6-15. C'est nous qui soulignons. Voir note n° 14 ci-dessus. Trad. it. GARIN, p. 731.

« En effet quoique toute norme des actions humaines (que l'on s'occupe de soi-même, ou de sa famille, ou enfin qu'on se tourne vers les charges publiques) s'inspire de la règle des vertus morales, et que ces dernières s'acquièrent par l'habitude, toutefois, puisque les affirmations de Platon par la bouche de Marsile qui l'estime par dessus tout, me semblent plus véridiques que celles d'un oracle, je désirerais ardemment savoir ce que tu considérerais que, selon cet auteur, un chef d'état devrait emprunter à ceux qui se consacrent à la recherche de la vérité. »

39 Cette portée et plus généralement celle de la valeur de la circulation et donc de la traduction du traité platonicien dans l'Italie du *Quattrocento*, est également posée de façon intéressante par la traduction partielle effectuée au début du siècle (1402) par Emmanuel CHRYSOLORAS et Uberto DECEMBRIO à la cour de Giangaleazzo VISCONTI « tyran » honni par les « républicains » Florentins (cf. *l'Invektiva in Antonium Luschem vicentinum* de Coluccio SALUTATI) avec une fonction certainement apologétique (cf. sur ce point James HANKINS, *Plato in the Italian Renaissance*, Leiden-New York-Kobenhavn-Köln, Brill, 1990, vol. I, p. 105-110). Dans son propre traité plus tardif (1420) le *De republica libri IV* (ms. Ambrosiano B 123 sup.), U. Decembrio montre une compréhension limitée des fondements ontologiques de la politique platonicienne et se déclare favorable à une éducation humaniste pour le prince en citant le propos de Platon dont il est question ici. Dans un *argumentulum* au livre V du traité platonicien publié par J. HANKINS (*Plato in the Renaissance*, op. cit., II, p. 528-30:529) à partir du manuscrit autographe « Ambrosianus B 123 sup. », il résume de cette façon la pensée de Platon contenue dans ce passage :

« ...incipit quintus, in quo Socrates a sermone incepto ab Adimanto distractus compellitur de virorum et mulierum conubiis et puerorum nutritione disserere, probans fore possibile civitatem quam condidit esse ac fieri dummodo contingat philosophos principare, et quos intelligit esse philosophos dicit. » (« ... le cinquième livre commence, où Socrate détourné par Adimante du discours qu'il avait commencé est contraint de disserter sur l'union entre les hommes et les femmes et l'éducation des enfants, montrant que la cité qu'il a édiflée pourra exister et se développer pourvu qu'il arrive que les philosophes gouvernent, et il énonce ce que sont selon lui les philosophes. »

Notons aussi l'existence de gloses marginales sur la *République* qui sont de GUARINO Veronese et qui, contenues dans le ms. Reg. lat. 1131, sont publiées par J. HANKINS in J. HANKINS,

République (473c, 11 et suivants)⁴⁰ prétend détenir la clef de la réalisation de ce qu'en langage dantesque on pourrait appeler la « *beatitudo huius vitae* »⁴¹.

John MONFASANI, and F. PURNELL Jr eds., *Supplementum festivum : studies in Honor of Paul Oskar Kristeller*, New York, Binghamton, 1987 (Medieval and Renaissance Texts and Studies, vol. 49), p. 181-188.

Pier Candido DECEMBRIO, fils du précédent traduisit lui aussi la *République* pour le duc Humphrey de Gloucester, patron de son rival Leonardo BRUNI, qui avait par ailleurs déconseillé pour des raisons morales la traduction de la *République* (cf. ms. Vat. Lat. 2096 de la BAV f. 5v *Aristotelis vita* -1429-). Mais l'intérêt de Pier Candido s'était d'abord porté sur le livre V qu'il traduisit en 1437 pour Zenone AMIDANO afin de réfuter la critique aristotélicienne (*Politique* II) du communisme sexuel platonicien. Ce point intrigua aussi Alfonso de Cartagena à qui sera dédiée la traduction du livre VI. La traduction fut achevée en juin 1440. Voici une réédition critique du Prologue au livre V (déjà édité par Eugenio GARIN in *Ricerche sulle traduzioni di Platone nella prima metà del secolo XV in Medioevo e Rinascimento : Studi in onore di Bruno Nardi*, Firenze, 1955, p. 339-374 : 348-349) donnée par J. HANKINS, *Ibid.*, p. 532-33 :

« *Petri Candidi Decembris oratoris in libro Politiae Platonis quinto, in laudem illustrissimi et litteratissimi principis domini ducis Gloucestrensis prologus incipit feliciter, ed eruditissimum iurisconsultum Ioannem Amadeum civem Mediolanensem. Traductio prima.*

Cum Aristotelis Politicae secundum librum nuper evolverem, curiosus alioquin intelligendi quemadmodum Platoni et Socrati in iis quae ad rerum publicarum beatitudinem pertinent sese accomodaret, offendi rem iudicio meo perindignam, non minimum a praeceptore suo dissidere Aristotelem in iis quae a Platone aliter et dicta et explicata sunt quam ab ipso referantur. Ingemui itaque non erroris alicuius - neque id temere de tanto viro suspicandum reor- sed livoris potius occulti morsus citra sanguinem pio corpori infixos, quibus nulla aut certe minima superesset cicatrix. Itaque cum nihil veritate praestabilius queat reperiri, nihilque virtutis laude sit dignius, utrumque existimavi brevi opere comprehendere, ut et omnibus nota foret Socratis Platonisque sententia de iis potissimum quae in eos Aristoteles de mulierum communione puerorumque disseruit, deinde ut philosophorum principi Platoni eae praecipue haberentur laudes quas meretur... »

« Le prologue de Pietro Candido Decembrio orateur sur le livre cinq de la *République* de Platon, en l'honneur du très illustre et très docte prince seigneur et duc de Gloucester commence heureusement, dédié au très érudit juriste Giovanni Amadeo, citoyen milanais. Première interprétation.

Comme je parcourais récemment le second livre de la *Politique* d'Aristote, curieux de comprendre comment il s'accordait avec Platon et Socrate dans les thèmes qui concernent le bonheur des états, je suis tombé sur un point à mon avis scandaleux, à savoir que ce n'est pas sur ce que Platon a dit et expliqué autrement qu'il ne le fait qu'Aristote est en désaccord avec son maître, mais plutôt sur ceux qu'il exprime à sa manière. C'est pourquoi j'ai déploré non pas tant les morsures d'une erreur -je ne crois pas en effet qu'on doive penser à la légère qu'un tel homme ait pu la commettre- mais plutôt celles d'une rancoeur secrète imprimées jusqu'au sang dans ce corps sacré et qui ne peuvent pas ou très peu se cicatriser. C'est pourquoi comme on ne peut rien trouver de plus convenable que la vérité et que rien n'est plus digne de louange que la vertu, j'ai jugé opportun d'embrasser l'une et l'autre dans un petit ouvrage, afin que le sentiment de Socrate et de Platon en ce qui concerne surtout les idées qu'Aristote leur prête sur la communauté des femmes et des enfants, soit connu de tous et qu' on accorde ensuite au prince des philosophes Platon les louanges qui lui reviennent. »

40 Elle a été évoquée explicitement par Alberti dans son exorde :

« *Nemo enim nec se nec rem publicam recte administrabit, nisi prius et iis virtutibus, quae vitam moresque emendant, animum ab omni coporea labe expiaverit et iis, quae rerum maximarum cognitionem praebent, illum iam purgatum ita illustraverit, ut quod ipse, quid reliqui homines sint, ad quam rem a summo deo producti recte noverit. Quam quidem causam divinum illum Platonem*

Dans le dialogue platonicien, Socrate s'adressait en effet en ces termes à Glaucon :

-Maintenant nous devons, ce semble, tâcher de découvrir et de montrer quel vice intérieur empêche les cités actuelles d'être organisées comme nous disons, et quel est le moindre changement possible qui les conduira à notre forme de gouvernement...

movisse puto, ut, quanvis in ceteris paene rebus omnibus nihil audeat affirmare, tamen hoc sine ulla dubitatione sentire videatur: eas res publicas tum demum beatas futuras, quas aut philosophi administraverint aut qui administrant philosophari coeperint. » (*Disputationes camaldulenses* I, op. cit., p. 11, lignes 14-24. Trad. it., éd. GARIN, op. cit., p. 729).

« En effet personne ne gouvernera bien soi-même ni sa cité, s'il n'a pas auparavant purifié son âme de toute tache corporelle par les vertus qui améliorent la vie et les moeurs, et s'il ne l'a pas illuminée une fois purifiée par celles qui procurent la connaissance des réalités suprêmes de sorte qu'il parvienne à la pleine connaissance de ce qu'il est lui-même, de ce que sont les autres hommes et de la raison pour laquelle ils ont été créés par Dieu tout-puissant. C'est la raison qui, selon moi, a poussé notre divin Platon, bien que dans presque tous les autres domaines il n'ait rien osé affirmer, à sembler penser sans aucun doute que ne pourront être heureux que les états soit que gouverneront des philosophes, soit où ceux qui gouvernent commenceront à agir en philosophes. »

Alison BROWN (*Platonism in fifteenth century Florence...*, art. cit., p. 395 n. 30) cite une lettre inédite de Cristoforo LANDINO à Laurent datant de 1463 (manuscrit « Magliabechiano VI, 166 de la Bibliothèque Nationale de Florence, fols. 98v-99v) où cette formule figure exactement dans les mêmes termes (« *Divinissimo enim consilio multa apud Platonem scripta reperies, sed hoc in primis: Tunc denique beatas respublicas futuras cum aut illas philosophi administrabunt aut ii a quibus administrantur philosophari ceperint.* » « En effet sous sa très divine inspiration tu trouveras chez Platon de nombreuses sentences, mais en tout premier lieu celle-ci : Les états seront enfin heureux soit quand ce seront des philosophes qui les gouverneront soit quand ceux par qui ils sont gouvernés auront commencé à agir en philosophes »).

41 Sur ce problème des deux fins ultimes de l'homme (« *duo ultima* »), on se reportera à l'analyse connue d'Etienne GILSON (*Dante et la philosophie*, Paris, Vrin, 1972 3ème éd., p.). Dans sa version vulgaire de la *Monarchie* (qui, notons-le au passage, est publiée l'année même -1468- où est censée se tenir la rencontre aux Camaldules), Ficini traduit comme suit le passage correspondant de la *Monarchia* de Dante (« *Si ergo homo medium quoddam est corruptibile et incorruptibile, cum omne medium sapiat naturam extremorum, necesse est hominem sapere utranque naturam. Et cum omnis natura ad ultimum quendam finem ordinetur, consequitur ut hominis duplex finis existat: ut, sicut inter omnia entia solus incorruptibilitatem et corruptibilitatem participat, sic solus inter omnia entia in duo ultima ordinetur, quorum alterum sit finis eius prout corruptibilis est, alterum vero prout incorruptibilis.* » *Monarchia* III, XV, 5-6. C'est nous qui soulignons) :

« *Adunque se l'uomo è in mezzo tra due cose corruptibili ed incorruttibili; ed ogni mezzo tiene la natura degli estremi; è necessario che l'uomo tenga dell'una e dell'altra natura. E per cagione che ogni natura a uno ultimo fine si riduce, bisogna che l'uomo si riduca a due cose. E come quegli, che solo fra tutti gli enti partecipa della corruttibilità e incorruttibilità; così, solo fra tutti gli enti a due ultimi fini sia ordinato: de' quali l'uno sia fine dell'uomo, secondo che egli è corruttibile; l'altro fine suo, secondo ch'egli è incorruttibile.* » *Monarchia*, traduction de Marsilio FICINO in Dante ALIGHIERI, *Tutte le opere*, a cura di Fredi CHIAPPELLI, Milano, Mursia, 1965 6a ed., p. 836-37. C'est nous qui soulignons).

-Or nous croyons pouvoir montrer qu'avec un seul changement les cités actuelles seraient complètement transformées ; il est vrai que ce changement n'est ni peu important, ni facile, mais il est possible...

-Tant que les philosophes ne seront pas rois dans les cités, ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois et souverains ne seront pas vraiment et sérieusement philosophes ; tant que la puissance politique et la philosophie ne se rencontreront pas dans le même sujet ; tant que les nombreuses natures qui poursuivent actuellement l'un ou l'autre de ces buts de façon exclusive ne seront pas mises dans l'impossibilité d'agir ainsi, il n'y aura de cesse, mon cher Glaucon, aux maux des cités, ni, ce me semble, à ceux du genre humain, et jamais la cité que nous avons décrite tantôt ne sera réalisée, autant qu'elle peut l'être, et ne verra la lumière du jour. Voilà ce que j'hésitais depuis longtemps à dire, prévoyant combien ces paroles heurteraient l'opinion commune. »⁴²

42 PLATON, *La République V*, introduction, traduction et notes par Robert BACCOU, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 229.

Voici la traduction latine qu'en donne Ficin :

« *Conemur igitur declarare posthac, quid istud sit, propter quod in civitatibus male agatur, quo minus sic regantur, & utrum unius cuiusdam exigui mutatione civitas ad hanc formam instituat... Uno quodam mutato ostendere possumus formam mutatum iri, quod quidem non est parum, nec facile, possibile tamen... Nisi vel philosophi civitatibus dominantur, vel hi qui nunc reges potentesque dicuntur, legitime sufficienterque philosophentur, in idemque civilis potentia & philosophia concurrant, & multae naturae eorum qui nunc seorsum utrumque obeunt, necessario exclusae sint, non erit civitati, vel, ut mea fert opinio, hominum generi requies ulla malorum, neque prius haec respub. quam verbis exposuimus, oriatur pro viribus, & lumen solis aspiciet. Hoc est, quo ego iamdiu dicere vereor, quasi sit incredibile dictu. Nam haud facile persuadetur, nullam aliam gubernationem privatim vel publice futuram felicem. » (Divini Platonis opera omnia Marsilio Ficino interprete, Lugduni, apud Antonium Vincentium, 1567, Liber XXXI, p. 406 col. a). Et dans l'*Argumentum* qui précède, il esia de laver Platon du péché de communisme sexuel préconisé par lui dans ce passage de son traité :*

« *Non sum nescius fore nonnullos qui Apologiam à nobis expectent, qua quintum hunc dialogum communionem omnium in civitate ponentem, defendamus contra calumnias tum maledicorum, tum etiam ignorantium... »* (Divini Platonis opera omnia..., op. cit., p. 398 col. a). « je suis bien conscient qu'il se trouvera beaucoup de lecteurs pour attendre de nous une apologie, dans laquelle nous défendions ce cinquième livre qui préconise la communauté de tout dans la cité, contre les calomnies aussi bien des médisants que des ignorants »

C'est dans le cadre de la défense de ce communautarisme républicain opposé à l'égoïsme individualiste qu'il situe la proposition platonicienne d'interchangeabilité entre prince et philosophe :

« *Hinc ergo incuria & negligentia nostra, qualis in omnibus est circa plurima, quasi à nobis sint aliena, tolletur. Tolletur & quotidiana fallacia qua iudicium nostrum in eo colendo quod proprium esse censemus, stultè decipitur. Tolletur denique extrema perturbatio, sollicitudo, miseria, quae ex insano priorum amore nos angit... Restabat probandum, communionem hanc fieri posse, postquam fore optimam fuerat affirmatum. Primo igitur etiam si nequeat fieri, ostendit se non frustrà hanc in medium adduxisse, videlicet tanquam exemplar in formandis civitatibus pro viribus imitandum. Deinde demonstrat tunc demum posse fieri, quando philosophi gubernabunt, neque prius requiem ullam fore malorum. »* (Ibid. C'est nous qui soulignons). « C'est ainsi que seront extirpées notre incurie et notre négligence, qui existe chez beaucoup d'entre nous dans bien des domaines, comme s'ils nous étaient étrangers. Ainsi sera extirpée aussi cette hypocrisie quotidienne par

C'est précisément ce secret que le Laurent landinien veut percer et que le Laurent réel de 1473, assez éloigné de Ficin sinon hostile à lui jusqu'à cette date comme le montre Riccardo FUBINI⁴³ et aussi la satire assez appuyée de l'*habitus* mental ficinien à l'oeuvre dans le *Simposio* (1469-1472)⁴⁴ est invité à méditer, dans le cadre d'une « refondation » de la base du régime secoué par l'affaire de Volterra et par la méfiance qui entoure l'action du jeune Laurent parmi les partisans eux-mêmes de la maison.

On peut dire que Laurent assimila en grande partie la leçon en mettant la main à la pâte néo-platonicienne et en rédigeant coup sur coup les deux versions en trois puis en six chapitres du *De summo bono* en intégrant les deux épîtres *De felicitate* et *Oratio ad deum theologica*⁴⁵ du philosophe en 1473-74⁴⁶.

laquelle notre jugement à propos de ce que nous considérons comme nous appartenant en propre et que nous chérissions, est sottement induit en erreur. Seront extirpés enfin cette perturbation extrême, ce souci, cette misère, qui nous tourmentent en raison de l'amour insensé que nous vouons à nos biens particuliers...Il restait à montrer, que cette communauté est possible, après qu'il ait été affirmé qu'elle serait excellente. Platon montre d'abord que même si elle ne pouvait être instaurée, il n'aurait pas été inutile de produire cet exemple, en guise d'exemple à imiter selon ses possibilités pour fonder des cités. Ensuite il démontre qu'elle pourra être instaurée, quand les philosophes gouverneront, et qu'avant que cela n'advienne il n'y aura de cesse aux malheurs. »

43 R. FUBINI, *Ficino e i Medici all'avvento di Lorenzo il Magnifico*, « Rinascimento » XXIV (1984), p. 3-51 : 33. et IDEM, *Ancora su Ficino e i Medici*, « Rinascimento » XXVII (1987), p. 275-291, où l'auteur repropose ses conclusions de 1984 à la lumière de nouveaux témoignages fournis par Paul Oskar KRISTELLER dans ses contributions successives au congrès international de célébration du cinquième centenaire de la traduction de Platon de 1984 (P.O. KRISTELLER, *Marsilio Ficino and his work after five hundred years*, in *Marsilio Ficino e il ritorno di Platone. Studi e documenti*, op. cit., p. 15-96, cf. *Appendix I, New letters and documents*, p. 31-49) et sur les rapports entretenus par Ficin avec la curie romaine (P.O. KRISTELLER, *Marsilio Ficino and the Roman Curia*, « Humanistica Lovaniensia » XXXIV A, 1985, p. 83-98).

44 Pour les *ante quem* de la première partie (chapitres I à IV) et de la seconde partie (V-VIII), cf. l'introduction de Tiziano ZANATO à son édition (Lorenzo de' MEDICI, *Simposio in Opere*, a cura di T. ZANATO, Torino, Einaudi, 1992, p. 177-183 : 177-78).

45 Ce deux épîtres sont contiguës dans le premier livre des lettres de Ficin que l'on doit consulter dans l'édition magistrale récemment fournie par Sebastiano GENTILE (Marsilio FICINO, *Lettere I*, 115 « *Quid est felicitas, quod habet gradus, quod est eterna* » adressée à Laurent et I, 116 « *Oratio ad Deum theologica* » adressée à Bernardo Rucellai in *Epistolarum familiarium liber I*, a cura di S. GENTILE, Firenze, Olschki, 1990, respectivement aux p. 201-210 et 211-217.)

46 Pour la reconstruction chronologique des deux versions successives du poème, cf. l'introduction de T. Zanato in Lorenzo de' MEDICI, *De summo bono* in *Opere*, op. cit., p. 257-264 : 258-59. Notons que le poème est cité beaucoup plus tard (1486) aux vers 766-69 de la silve *Nutricia* de POLITIEN consacrée à la poésie comme *alma mater* dans un long *excursus* consacré au Magnifique : « *Idem etiam tacitae referens pastoria vitae/ Otia & urbanos thyrsos extimulante labores/ Mox fugis in caelum non ceu per lubrica nixus/ Extremamque boni gaudes contingere metam* » (« c'est toi-même encore qui, rapportant les loisirs pastoraux d'une vie silencieuse et les fatigues des citadins que le thyrsos aiguillonne, bientôt fuis vers le ciel et qui, sans devoir cheminer avec peine sur une voie glissante, connais le bonheur d'atteindre la borne extrême du Bien. » in Ange POLITIEN,

Mais à vrai dire c'est dans les oeuvres postérieures que l'inclination platonicienne (surtout le « Comento » dont la rédaction s'étale vraisemblablement de 1481 à 1491 comme l'attestent les échos du *De vita* de Ficin dédié à Laurent le 16 septembre 1489⁴⁷) deviendra plus marquée.

Dans cette dernière oeuvre de Laurent, on a de sûrs indices de sa culture philosophique⁴⁸ et en particulier néo-platonisante (Landino, Ficin sont très souvent présents en filigrane dans le texte) et cela est confirmé, même si l'on admet de faire une part à l'inévitable propos encomiastique dans le célèbre jugement de quelqu'un d'aussi autorisé que Pic de la Mirandole dans sa lettre du 15 juillet 1484 adressée au Magnifique.⁴⁹

Mais selon T. ZANATO, il est loisible de déceler aussi des traces d'une lecture personnelle du « divin » Platon et en particulier de la *République*.⁵⁰

C'est qu'en effet un tel texte de par le sujet même qui était le sien était bien digne de susciter l'intérêt d'un prince éclairé et de servir en quelque

Les Silves, Texte traduit et commenté par Perrine GALLAND, Paris, Les Belles Lettres, 1987, p. 357).

47 Sur ce point voir l'introduction au texte de T. Zanato (Lorenzo de' MEDICI, *Comento de' miei sonetti* in *Opere*, op. cit., p. 555-564 : 556-57). Pour l'influence du *De vita* sur le *Comento* mais aussi sur certaines oeuvres de la dernière période, y compris des oeuvres « populaires » comme la *Canzone di Bacco* ou celle des *sept planètes* (1490) ainsi que dans la *Rappresentazione di S. Giovanni e Paolo* (1491) strophe 36, vers 1-4, cf. T. ZANATO, *Saggio sul « Comento » di Lorenzo de' Medici*, Firenze, Olschki, 1979, p. 225 et note 71.

48 Pour un avis quelque peu divergent, cf. J. HANKINS, *Lorenzo de' Medici as a Patron of Philosophy*, op. cit.

49 Pic n'hésite pas en effet à faire de la « paraphrasis » de Laurent à laquelle il accole de manière significative un adjectif possessif de la première personne (« *quid dicam de mea paraphrasi* »), c'est à dire de la prose du *Comento* une véritable encyclopédie des sciences philosophiques basée entre autres sur quatre dialogues platoniciens parmi lesquels figure en seconde place la *République* :

« *Quot enim ibi ex Aristotele, auditu scilicet physico, ex libris de anima, de moribus de caelo, ex problematis, quot ex Platonis Prothagora, ex Republica, ex Legibus, ex Symposio, quae omnia, quamquam alias apud illos legi, lego tamen apud te ut nova, ut meliora, et in nescio quam a te faciem transformata, ut tua videantur esse et non illorum, et legens mihi discere aliquid videar* » (Ioannes Picus Mirandula Laurentio Medico s.p.d. in *Prosatori latini del Quattrocento*, avec traduction italienne, p. 803.)

« Dans cette oeuvre combien de principes tirés d'Aristote, par exemple de la *Physique*, du *De anima*, de l'*Ethique*, du *De caelo*, des *Problemata*, combien tirés du *Protagoras* de Platon, de la *République*, des *Lois*, du *Banquet*, toutes choses que, bien que je les ai lues ailleurs chez d'autres auteurs, je lis néanmoins chez toi comme si elles étaient nouvelles, meilleures, et transfigurées par toi je ne sais sous quel aspect, si bien qu'elles semblent émaner de toi et non des autres et qu'en les lisant j'ai l'impression d'apprendre des choses nouvelles. »

50 Parmi les nombreuses citations indirectes du traité, T. Zanato en relève une particulièrement significative qui porte sur les rapports entre science-opinion et ignorance (*Comento*, ch. XXXIX ; *République* V, 478a), cf. T. ZANATO, *Saggio sul « Comento » di Lorenzo de' Medici*, op. cit., p. 108-109.

sorte de guide de conduite. Laurent fera donc le détour par la poésie pour s'abreuver à la source philosophique et comme on le sait c'est précisément dans les années 1473-1474 que s'amorce ce tournant avec le début d'une activité épistolaire suivie avec Ficin placée sous le signe de l'amour platonicien mais aussi d'une certaine ironie de la part du seigneur et d'une défiance non moins certaine de la part du philosophe nouvellement entré dans les ordres et doté grâce à l'intervention du prince du bénéfice de la paroisse de San Cristoforo a Novoli⁵¹.

Laurent adresse donc cinq lettres en latin à Ficin⁵², quant à ce dernier il répond aux invitations pressantes de son bienfaiteur dans des épîtres intitulées « *GRATIARUM ACTIO* », « *MIRABILIUM AUCTOR DEUS EST NON HOMO* », « *AMATORIA : QUOMODO AMANDUS QUIQUE SIT ET QUOMODO LAUDANDUS* », « *QUANTUM POSSIT DESIDERIUM AMICORUM* », « *LIBERALITAS LAUS, ELEMOSINE LAUS* », « *NULLA CONSONANTIA MAGIS DELECTAT QUAM CORDIS ET LINGUE* », « *TEMPUS PARCE EXPENDENDUM* », « *IMITATIO POTIOR EST QUAM LECTIO* », « *DE LEGE ET IUSTITIA* », « *PERIPATETICUS NON UT PHILOSOPHUS EST PECUNIAM APPETIT, SED UT HOMO* »⁵³

51 Ficin évoque le rôle joué par Laurent dans cette attribution dans la préface de son *De christiana religione* (1474).

52 Cf. lettres 155, 156, 157, 159, 160 respectivement des 15, 19 et 23 janvier et des 18-19 et 19-20 mars 1474 in Lorenzo de' MEDICI, *Lettere, vol. I (1460-1474)* a cura di R. FUBINI, Firenze, Giunti-Barbèra, 1977, p. 496-508 et 510-518. Les trois premières lettres sont reproduites dans l'édition du premier livre des lettres de Ficin par S. GENTILE (op. cit.) et portent respectivement dans cette édition les numéros 22= 155 éd. FUBINI (« *INVITATIO AD SCRIBENDUM* », p. 48-49), 24= 156 éd. FUBINI (« *AMATORIA* », p. 51-52), 27=157 éd. FUBINI (« *AMATORIA* », p. 57-58); en outre la lettre 84 de l'éd. GENTILE (« *RESPONSIO AD EPISTOLAM DE TEMPORE PARCE EXPENDENDO* » du 22 septembre 1474, p. 150-151) figure également dans le volume II de l'édition FUBINI (Lorenzo de' MEDICI, *Lettere, II (1474-1478)*, a cura di R. FUBINI, Firenze, Giunti-Barbèra, 1977, p. 35-40).

53M. FICINO, *Epistolarum Liber I*, a cura di S. GENTILE, op. cit., n° 101, p. 178.

Lettre enjouée et quelque peu moqueuse dans laquelle Ficin intercède en faveur du philosophe péripatéticien Oliviero ARDUINI dont l'absence est regrettée par Alberti en raison de sa compétence en matière d'aristotélisme au début du livre II des *Disputationes camaldulenses* :

« *Perstrinxi, ut puto, universam Peripateticorum de summo bono sententiam. Qua quidem in re si brevior quam velles tibi visus sum, nullam tu in eo iacturam factam putato. Habes enim hos Acciaiolos, habes Alamannum, qui qua doctrina atque eloquentia sunt graviter simul et copiose haec omnia, cum voles, disputare possint. Atque utinam Oliverius noster Arduinus adesset, quem ego virum in omni philosophia tanti facio, ut inter Aristotelicos honorificentissimum locum mea sententia teneat!* » (*Disputationes Camaldulenses*, II, op. cit., p. 63, lignes 25-32). « J'ai résumé, je pense, l'ensemble de l'opinion des Péripatéticiens sur le souverain bien. Si dans cette exposition je me suis montré plus laconique que tu ne le souhaitais, ne vas pas penser qu'il en résultera un grand dommage pour toi. En effet tu as ici les deux frères Acciaioles, tu as Alamanno qui peuvent discuter de tout cela avec toi à la fois abondamment et sérieusement comme il te plaira avec toute la science et l'éloquence dont ils sont capables. Et si seulement notre ami Olivieri

Nous n'insisterons pas sur le fait largement documenté par R. FUBINI et Sebastiano GENTILE que les rapports entre Laurent et Ficcin ne manquèrent d'être conflictuels jusqu'à la conjuration des Pazzi avec lesquels le philosophe de Careggi était en relation de longue date⁵⁴ et dont il continua à fréquenter les partisans jusqu'à la veille de l'attentat dirigé contre les deux frères comme en témoigne la lettre 87 suivant immédiatement les deux adressées à Laurent (« *TEMPUS PARCE EXPENDENDUM* » et « *IMITATIO POTIOR EST QUAM LECTIO* ») et qui n'est rien moins qu'une lettre de félicitation adressée au nouvel archevêque de Pise Francesco SALVIATI dont on sait que la nomination avait souverainement déplu à Laurent⁵⁵.

Mais force est de constater que c'est un véritable repositionnement philosophique et littéraire que va opérer Laurent à partir de ce tournant des années 1473-74 et que l'opération lui réussit malgré tout si l'on considère, qu'en dépit des rancoeurs plus ou moins exprimées et des non-dits, trois des piliers majeurs de l'édifice ficcinien, à savoir l'édition de la *Théologie platonicienne* (1482), celles de la traduction des dialogues de Platon sans date mais vraisemblablement de 1484⁵⁶ et enfin celle de la

Arduino, pouvait être là, lui dont je fais un si grand cas en tout ce qui concerne l'ensemble de la philosophie, que selon moi il tient un rang des plus élevés parmi les Aristotéliens ».

54 On sait en particulier que Ficcin a été lié à Pietro PAZZI (voir note 1 ci-dessus) qui est avec Otto NICCOLINI, Benedetto ACCOLTI et Bernardo IUNIO le co-dédicataire d'une lettre intitulée « *LEX ET IUSTITIA* » (n° 5 de l'éd. GENTILE, p. 17-18) dans laquelle Raymond MARCEL (*Marsile Ficcin*, op. cit., p. 216-218) lit l'annonce de la traduction en 1462 par le jeune Marsile non pas des *Lois* mais du *Minos*. En outre P.O. KRISTELLER (*Supplementum ficinianum*, op. cit., vol. II, p. 84-85), publie intégralement la lettre de Ficcin (dont nous avons cité un extrait en exergue à cette étude, cf. p. 1 note 1) non datée qui lui est adressée et qui présente le double intérêt de mêler à des considérations épicuriennes une critique de la tyrannie politique fondée sur la *République IX*, 577d :

« *At ii servi sunt, quos in libris de re publica Plato tirannorum dominos nuncupat. Cui illud quoque Stoicorum congruere videtur : ad summam sapiens minor est Iove, dives, liber, honoratus, pucher, rex denique regum, precipue sanus nisi cum pituita molesta est. Ab hac me felici tranquillitate non premia non pecunie non blandimenta cuiusque impii domini retrahere aut potuerunt unquam aut tentaverunt.* » (in *Supplementum ficinianum*, op. cit., vol. II, p. 85). « Mais ce sont des esclaves ceux que dans les livres de la République Platon appellent maîtres des tyrans. Avec cette opinion semble s'accorder aussi cette sentence stoïcienne : en résumé le sage n'est inférieur à Jupiter que sur un point, quand il est riche, libre, honoré, beau, enfin roi des rois et surtout en bonne santé à moins qu'il ne soit troublé par la pituite. Or, de cette tranquillité ni les récompenses, ni l'argent, ni les flatteries d'un maître impie n'ont jamais pu ou même tenté de me distraire » (à partir de « en résumé... » nous reprenons la traduction des extraits de cette lettre, fournie par R. MARCEL, *Marsile Ficcin*, op. cit., p. 230).

55 « *DURATE ET VOSMET REBUS SERVATE SECUNDIS* » in M. FICINO, *Lettere*, vol. I, op. cit., n° 87, p. 155. « FORTIFIEZ-VOUS ET PRESERVEZ-VOUS EN VUE DE LA BONNE FORTUNE »

56 *Platonis Opera*, Impressum Florentiae per Laurentium Venetum, s.a. Il existe aussi un magnifique manuscrit de dédicace à Laurent, orné de miniatures d'Attravante ATTAVANTI en deux volumes (« Laurentianus LXXXII, 6 et 7 », décrits in KRISTELLER, *Supplementum*

traduction des *Ennéades* de Plotin sorti des presses d'Antonio Miscomini un mois après la mort de Laurent⁵⁷ lui sont dédiés dans des termes qui disent assez son implication dans le projet d'ensemble.

Si nous prenons par exemple la préface à la *Théologie platonicienne*, nous nous rendons compte qu'elle va au-delà de la simple louange de convention pour évoquer au moins deux points d'importance : la démarche philosophique autonome de Laurent (« *Opus autem ipsum tibi, Magnanime Laurenti, iudicavi prae caeteris dedicandum, non ut philosophica tibi aperiam, de quibus iamdiu ita disputas, ut non tam tibi qui haec iam videris miro quodam ingenio⁵⁸ consequutus, quam caeteris priscorum arcana videar editurus...⁵⁹.* ») et sa réalisation de l'idéal de fusion entre philosophe et gouvernant de *République V*, 473d dont nous avons déjà parlé (« *..Plato noster hoc nostro erga te officio gratulaturus admodum videatur, quoniam quod ille in magnis quondam viris potissimum exoptabat, ipse philosophiam una cum summa in rebus publicis auctoritate coniunxeris⁶⁰.* »).

Si nous prenons maintenant le *Prohemium in libros Platonis* qui date de la remise au Magnifique du splendide manuscrit « Laurentianus 82, 6-7 » déjà évoqué c'est-à-dire vraisemblablement de la fin de l'année

ficinianum, op. cit., p. XI-XII, IDEM, *Marsilio Ficino and his Work...*, art. cit., p. 87, *Marsilio Ficino e il ritorno di Platone...*, Catalogo, op. cit., p. 113-116).

57 Cf. liste des éditions de la traduction de Plotin in KRISTELLER, *Supplementum ficinianum*, op. cit., I, p. LXVI, le manuscrit de dédicace en deux volumes (« Laurentianus LXXXII -et non LXXX comme l'indique par erreur R. MARCEL, *Marsile Ficin*, op. cit., p. 504 n. 11-, 10 et 11 », cf. description in KRISTELLER, *Supplementum ficinianum*, op. cit., I, p. XII, IDEM, *Marsilio Ficino and his Work...*, op. cit., p. 87 et *Marsilio Ficino e il ritorno di Platone*, Catalogo, op. cit., p. 147-150, n° 115, 1 et 2) avait été présenté au Magnifique le 12 novembre 1490 grâce aux bons soins de Filippo VALORI (1456-1494) son fidèle disciple qui prit à sa charge la confection de prestigieux manuscrits d'oeuvres ficiniennes destinées à de grands personnages (Mathias CORVIN, Laurent et Pierre de Médicis) ainsi que l'édition « princeps » de la traduction des dialogues platoniciens (cf. sur ce point le contrat passé entre Francesco BERLINGHIERI et F. VALORI avec l'éditeur Lorenzo VENETO in Emilia NESI, *Il diario della stamperia di Ripoli*, Firenze, 1903, p. 103-106).

58 C'est nous qui soulignons.

59 « *C'est à toi, Magnanime Laurent, de préférence à tous les autres, que j'ai cru devoir dédier cet ouvrage. Certes, je n'ai pas l'intention de te révéler les vérités philosophiques dont tu discutes depuis si longtemps, car c'est moins pour toi que pour les autres que je veux publier les secrets des Anciens que ton étonnant génie a déjà découvert.* » (traduction de R. MARCEL in M. FICIN, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, texte critique établi par R. MARCEL, Paris, Les Belles Lettres, 1964, t. I -livres I-VIII-, p. 37.)

60 C'est nous qui soulignons. « *... notre cher Platon se félicitera hautement, me semble-t-il, de ce que tu as réalisé ce qu'il souhaitait avant tout chez les grands hommes d'autrefois : l'union de la philosophie et de la plus haute autorité politique.* » (M. FICIN, *Théologie platonicienne*, op. cit., p. 37).

1481⁶¹, on peut y trouver un intéressant résumé de ce qu'on pourrait appeler une histoire politique du néo-platonisme florentin depuis ses origines à l'époque de Cosme :

Cum vero ad haec usque secula sol Platonicus nondum palam Latinis gentibus oriretur, Cosmus Italiae decus, & insignis pietate vir, Platoniam lucem, religioni admodum salutarem, a Graecis ad Latinos propagare contendens, me potissimum intra suos lares plurimum educatum, tanto operi destinavit. Hac ergo in primis spe ductus Academiam sum ingressus, decemque ex ea Platonis nostri dialogos, Cosmo prius quam naturae concederet, Latinos feci. Post eius obitum patri tuo Petro praestantissimo viro, dialogos novem legendos dedi. Postquam vero Petrus e vita decessit, fortuna praeclaris saepe operibus invida, invitum me a traductionis officio distrahebat. Verum tu religionis cultor, & philosophiae patronus, me ad incoeptum omni favore & auxilio revocasti⁶²... Opus itaque totum divino auxilio iam absolutum tibi libentissime dedico...Praterea ubi ad librum de Regno perveneris, videbis Fredericum Urbinatem ducem eo die a me honoratum, quo ipse tuas aedes honorifice salutavit. »⁶³

On trouve également dans la fin de cette dédicace tel un leit-motiv l'allusion à Laurent comme « prince-philosophe », une allusion dont tous les témoignages que nous avons invoqués ainsi que d'autres qui viennent

61 Sur l'argument interne (l'expression « *religionis cultor* » dont Ficin gratifie Laurent aurait difficilement pu lui être appliquée avant la date du 3 décembre 1480 où Sixte IV leva effectivement la sanction d'excommunication dont il l'avait frappé) qui permet une telle datation, cf. R. MARCEL, *Marsile Ficin*, op. cit., p. 464).

62 C'est nous qui soulignons.

63 Allusion à la visite rendue par Frédéric de Montefeltre à Laurent au printemps 1482 au cours de laquelle il vint se mettre au service de Florence et de Milan pour défendre Ferrare contre Sixte IV. (Pour l'importance de cette dédicace dans la fixation d'une chronologie de la traduction de Platon et de la rédaction de ses « *argumenta* », cf. R. MARCEL, *Marsile Ficin*, op. cit., p. 458-59).

Nous citons le texte d'après *Divini Platonis opera omnia Marsilio Ficino interprete*, Lugduni, apud Antonium Vincentium, 1567, *Prohemium*.

« Mais comme jusqu'à notre époque le soleil platonicien ne s'était pas encore levé ouvertement chez les peuples latins, Côme, l'honneur de l'Italie et un homme remarquable pour sa piété, désirant propager la lumière platonicienne, hautement profitable à la religion, des Grecs aux Latins, me destina à une tâche aussi lourde, me désignant surtout parce que j'avais été élevé dans sa demeure. C'est donc tout d'abord animé par cet espoir que je suis entré à l'Académie et que j'ai traduit en latin pour Côme avant sa mort, en me fondant sur cette activité académique dix dialogues de Platon. Après son décès j'ai donné encore neuf dialogues à ton père Pierre, homme des plus remarquables. Après que Pierre ait quitté cette vie, la fortune souvent envieuse des grandes entreprises, me détournait contre mon gré de ce travail de traduction. Mais toi, gardien de la religion et patron de la philosophie, tu m'as rappelé à cette tâche commencée par toute sorte de faveurs et d'assistance... C'est pourquoi c'est très volontiers que je te dédie cette oeuvre désormais achevée grâce au secours divin... En outre lorsque tu seras parvenu au livre du *Politique*, tu verras que Frédéric duc d'Urbin l'a reçu de moi en hommage le jour même où il est venu rendre les honneurs à ta demeure. »

s'y ajouter⁶⁴ montrent le caractère éminemment « construit » et donc signifiant du point de vue idéologique et politique au-delà même (et sans que cette dimension, bien entendu, ne soit en aucune façon niée) du caractère convenu et pour ainsi dire obligé de la louange :

Quamobrem iuvat una tecum Platonice Laurenti, omnes tu discendi, tum bene vivendi cupidos, ad Academiam Platoniam cohortari. Hic enim iuvenes vel inter iocandum praecepta morum, vel inter ludendum industriam disserendi iucunde admodum & facile consequentur. Hic viri etiam rei tum familiaris, tam publicae disciplinae abunde perdiscent. Hic senes pro mortali vita, vitam sperabunt aeternam. In Academiae hortis poëtae sub lauris canentem Apollinem audient. In vestibulo Academiae oratores spectabunt Mercurium declamantem. In porticu vero sacerdotes rerumque sacrarum antistites arma reperient, quibus pietatem adversus impios strenue protegant. Huc igitur, huc precor, omnes accedite, qui liberales colitis disciplinas, hic eas, & libertatem vitae pariter adepturi: huc denique cuncti concurrere, quos assequendae veritatis, &

64 A. BROWN (*Platonism in Fifteenth Century Florence...*, art. cit., p. 402 n. 53) cite d'après Armando VERDE (*Lo studio fiorentino 1473-1503. Ricerche e documenti, vol. III. Studenti, « Fanciulli a scuola » nel 1480*, t. II, Pistoia, « Memorie Domenicane », 1977, p. 688) une lettre de Michele VERINO (1469-1487), fils du poète Ugolino (1438-) à Simone CANIGIANI où la même image flatteuse est donnée de la personnalité de Laurent et du caractère véritablement philosophique, musical, bref platonicien de son « style » de gouvernement sous les triples auspices de la sagesse, de la justice et de la piété :

« Cum nihil sit iustitia principum melius, nihil comitate et eruditione procerum iocundius, nihil contra tyrannide deterius, summopere gratulari debemus de Laurentii Medicis prudentia, iustitia, religione, qui ad id culmen auctoritatis devenit ut nemo quicquam eo invito, moliri audeat; praeterea summis delectatur ingeniis. Ex quo in omni doctrinae genere et in vilioribus artibus multos florere conspicimus. Id licet Platonis preceptum animadvertere, quod principum mores populus imitetur. Quod nunc in musica sole clarius patet, quam plerique hodie amplexi sunt quia non mediocriter Medices illa delectatur! Si qua tamen veteris remanent vestigia fraudis, delebit censura et vita melior nostri Caesaris quo exemplo et gaudere debemus et imitari virtutes, ut pariter cum eo vixisse demonstramus. Vale. »

« Comme rien n'est meilleur que la justice des princes, rien plus heureux que la bienveillance et l'érudition des grands, rien par contre de plus désastreux que la tyrannie, il faut nous féliciter au plus haut point de la sagesse, de la justice et de la piété de Laurent de Médicis, qui est parvenu à un tel sommet d'autorité que personne n'oserait entreprendre la moindre chose contre sa volonté; en outre il se délecte des plus grands esprits. Nous constatons que beaucoup sur son exemple excellent en toute sorte de sciences et dans des disciplines moins nobles. Il convient de relever ici ce précepte platonicien selon lequel un peuple imitera les mœurs des princes. Et en musique il apparaît de manière évidente que nombreux sont ceux qui aujourd'hui ont embrassé cet art parce que les Médicis y prennent un grand plaisir! Si cependant devaient persister de quelque manière des traces d'ancienne erreur, la censure et la supériorité de la vie de notre César les effaceront: à son exemple nous devons être heureux et imiter ses vertus, afin de montrer que nous avons vécu sur le même pied que lui. Salut. »

A. BROWN rappelle opportunément que le principe platonicien invoqué ici figure dans la *Rappresentazione di SS. Giovanni e Paolo* strophe 99, vers 7-9 où l'Empereur Constantin déclare: « perché lo esempio al popol molto vale, / e quel che fa lui sol, fanno poi molti, / ché nel signor son tutti gli occhi volti. » Elle ajoute que Machiavel dans ses *Discours* (III, 29) reprend cette citation pour l'attribuer à Laurent chef d'état.

*consequendae beatitudinis perpetuus ardor inflammat : hic aspirante Deo, veritatem ad votum, & felicitatem consecuturi.*⁶⁵

Quant à la préface aux *Ennéades* de Plotin, comme nous l'avons déjà dit, elle contient un hommage appuyé au grand ancêtre Côme qui est présenté comme le « *venerabilis inceptor* » de toute l'entreprise dans la tentative évidente de la placer à l'abri de toute critique à une époque (fin des années '80, début des années '90) où celles-ci commençaient à se multiplier et où le nouvel astre naissant de la philosophie médicéenne, le jeune comte de la Mirandole, allait bientôt présenter dans le *De ente et uno* une alternative très critique envers l'apologétique ficinienne.⁶⁶ C'est sans doute dans ce contexte qu'il faut situer les considérations quelque peu contournées sur la coïncidence des dates de l'entreprise platonicienne menée par Ficin sous l'égide des Médicis et de la naissance de Pic et sa venue à Florence en 1484 ainsi que la corrélation entre ce dernier

65 « C'est pourquoi il est utile de conserve avec toi, ô Laurent platonicien, d'encourager vivement tous ceux qui sont désireux tant d'apprendre que de bien vivre, à se joindre à l'Académie platonicienne. Là en effet les jeunes gens assimileront dans la plus grande joie et la facilité soit tout en badinant les préceptes moraux soit tout en jouant l'art de discourir. Là encore les hommes mûrs apprendront parfaitement et abondamment celui tant de la famille que des affaires publiques. Là les vieillards au lieu de la vie mortelle espèreront une vie éternelle. Dans les jardins de l'Académie, les poètes entendront Apollon chanter sous les lauriers. Dans le vestibule de l'Académie les orateurs admireront Mercure déclamer. Sous le portique et dans la salle, les jurisconsultes et les gouvernants des cités, écouteront Jupiter lui-même, promulgant les lois, dictant les constitutions, gouvernant les empires. Au coeur de l'Académie enfin, les philosophes reconnaîtront leur Dieu tutélaire Saturne, contemplateur des arcanes célestes. Partout, assurément, les prêtres et les prélats des choses sacrés trouveront des armes avec lesquelles protéger ardemment la piété contre les impies. Venez donc ici, venez ici je vous en conjure, ô vous tous qui cultivez les disciplines libérales, car c'est ici que vous les obtiendrez ainsi que la liberté et la vie ; accourez enfin tous ici, ô vous qu'enflamme une perpétuelle ardeur de poursuivre la vérité et d'atteindre la béatitude. : ici sous l'inspiration de Dieu, vous atteindrez selon vos voeux vérité et bonheur »

66 Dans les années 1489-90, Pic travaillait en effet à un projet de concorde entre Aristote et Platon (cf. préface de Giuseppe TOGNON au volume Jean PIC DE LA MIRANDOLE, *Oeuvres philosophiques*, texte latin, traduction et notes par Olivier BOULNOIS et G. TOGNON, Paris, PUF, 1993, p. XLIV-XLV). Sur la doctrine exprimée dans le *De ente et uno*, ouvrage qui est le fruit d'une conversation avec Ange POLITIEN et Domenico BENIVIENI qui fit suite à une discussion entre Politien et Laurent à propos de *l'Éthique à Nicomaque* commentée alors par le poète (cf. R. MARCEL, *Marsile Ficin*, op. cit., p. 531 n. 4) et, contre les « excès » théosophiques du néo-platonisme ficinien qui sur la base d'une exégèse discutable du *Parménide* prétendait que l'Un est supérieur à l'Être, cf. le résumé très clair d'Henri DE LUBAC (*Pic de la Mirandole*, Paris, Aubier Montaigne, 1974, 3ème partie, chapitre III, p. 261-286).

Mais l'opposition de Pic à Ficin était déjà marquée dans le commentaire à la chanson d'amour de Girolamo BENIVIENI (1486) (cf. la traduction française de ce texte précédée d'une longue introduction intitulée « *Les formes de l'invisible* » que donne Stéphane TOUSSAINT in G. PICO DELLA MIRANDOLA, *Commento*, Lausanne, L'âge d'homme, 1989) et se poursuivra avec la publication en 1493 du traité *Adversus astrologiam divinatricem*, qui suscita une réponse de Ficin sous la forme d'une lettre adressée à Politien le 20 août 1493.

évènement et l'idée inspiratrice qui devait aboutir à la traduction et à l'exégèse plotiniennes dont le fruit est ainsi présenté à Laurent :

Quo enim tempore Platonem latinis dedi legendum, heroicus ille Cosmi animus heroicam Ioannis Pici Mirandulae mentem nescio quomodo instigavit, ut Florentiam, & ipse quasi nesciens quomodo, perveniret. Hic sanè quo anno Platonem aggressus fueram natus, deinde quo die & ferme qua hora Platonem edidi Florentiam veniens, me statim post primam salutationem de Platone rogat. Huic equidem Plato noster inquam, hodie liminibus nostris est egressus. Tunc ille & hoc ipso vehementer congratulatus est, & mox nescio quibus verbis, ac ille nescit quibus ad Plotinum interpretandum me non adduxit quidem, sed potius concitavit. Divinitus profecto videtur effectum, ut dum Plato quasi renascetur, natus Picus heros sub Saturno Aquarium possidente : sub quo & ego similiter anno prius trigesimo natus fueram ac perveniens Florentiam quo die Plato noster editus, antiquum illud de Plotino herois Cosmi votum mihi prorsus occultum, sed sibi caelitus inspiratum, idem & mihi mirabiliter inspiraverit.⁶⁷

L'idée d'une affinité secrète et quasi mystérieuse entre lui-même et Pic (ils sont nés tous deux à trente ans d'intervalle sous le signe de Saturne et la venue du Mirandolain à Florence coïncide avec l'achèvement de l'« *opus platonium* » et avec l'« annonce » de la volonté occulte de Côme que Marsile fournisse à l'oeuvre de restauration platonicienne un prolongement dans la traduction et le commentaire de Plotin) est bien entendu en contradiction avec ce qu'étaient dans les faits les relations humaines et intellectuelles entre les deux hommes, elle relève néanmoins, étant donné l'inclination picchienne désormais très marquée d'un Laurent déjà malade et qui d'ailleurs ne verra pas le volume plotinien qui lui était

67 M. FICINI, *PROOEMIUM IN PLOTINI EPITOME seu Argumenta, Commentaria et annotationes ad Magnanimum Laurentium Medicem, Patriae servatorem in Opera*, Parisii, apud Guillelmum Pelé, 1641, p. 491. C'est nous qui soulignons.

« C'est en effet à l'époque où je donnai Platon à lire aux Latins, que l'âme héroïque de Côme incita je ne sais par quel moyen l'esprit héroïque de Jean Pic de la Mirandole, à venir à Florence, lui-même ignorant presque comment. Ce jeune homme était né exactement l'année où j'avais commencé à traduire Platon, puis le jour même et presque à l'heure exacte où je rendis public mon volume de traductions platoniciennes arrivant à Florence, aussitôt après la première formule de salutation il se met à m'interroger sur mon Platon. Comme je lui réponds que le volume de Platon a franchi aujourd'hui même le seuil de ma demeure, il se félicite chaleureusement de cela et aussitôt je ne sais plus dans quels termes pas plus que lui-même ne le sait, il ne me convainc pas de traduire Plotin, mais plutôt m'enflamma d'ardeur pour cette entreprise. Il semble que ce soit là un concours de circonstances tout à fait divin que, tandis que Platon pour ainsi dire trouvait une nouvelle vie, ce héros qu'est Pic soit né sous Saturne en conjonction avec le Verseau, cette même conjonction sous laquelle j'étais né moi trente ans auparavant, et que, parvenant à Florence le jour même où notre Platon fut rendu public, ce même jeune homme m'ait communiqué de façon merveilleuse cet ancien souhait au sujet de Plotin de cet autre héros Côme qui m'était tout à fait inconnu, mais qui lui avait été inspiré à lui du ciel. »

destiné⁶⁸, de cette même volonté que nous avons déjà qualifié de transcendentale politique de reconstituer ce tissu de correspondances qui unissaient les diverses pratiques culturelles et sociales du régime sous l'égide d'une union fantasmatique entre la philosophie et la politique.

C'est ainsi que nous comprenons la visée quasi religieuse qui est fixée un peu plus loin dans cette même dédicace à l'entreprise plotinienne :

Nos ergo in Theologis superioribus apud Platonem atque Plotinum traducendis & explanandis elaboravimus, ut hac theologia in lucem prodeunte, & poetae desinant gesta mysteriaque pietatis impiè in fabulis suis annumerare : & Peripatetici quamplurimi, id est, Philosophi pene omnes commoveantur, non esse de religione saltem communi, tanquam de anilibus fabulis sentiendum⁶⁹

Encore une fois l'orientation apologétique conduit à l'invocation quelque peu étonnante d'une « religion philosophique » (« *philosophica quaedam religio* ») comme moyen de conjurer les catastrophes imminentes annoncées par la conjoncture, qui voit se développer l'impiété des diverses sectes aristotéliennes :

Si quis autem putet tam divulgatam impietatem tamque acerbis munitam ingeniis sola quadam simplici praedicatione fidei apud homines posse deleri, is a vero longius aberrare palam re ipsa proculdubio convincetur. Maiore admodum hic opus est potestate. Id autem est vel divinis miraculis ubique patetibus, vel saltem philosophica quadam religione Philosophis eam libentius audituris quandoque persuasura. Placet autem divinae providentiae his saeculis ipsum religionis suae genus auctoritate, rationeque philosophica confirmare, quoad statuto quodam tempore verissimam religionis speciem ut olim quandoque fecit, manifestis per omnes gentes confirmet miraculis. Divina igitur providentia ducti divinum Platonem & magnum Plotinum interpretati sumus.⁷⁰

68 L'édition de Miscomini ne sortit des presses que le 7 mai 1492 alors que Laurent était mort le 8 avril (cf. p. 16-17 et notes 56-57 ci-dessus), ce qui incita Ficini à adjoindre une autre préface adressée à son fils Pierre le Malchanceux (*MARSILIUS FICINUS, MAGNANIMO PETRO MEDICI, SALUTEM*).

69 M. FICINI, *Prooemium in Plotini epitome...*, op. cit., p. 492.

« Nous nous sommes donc efforcé en traduisant et en exposant chez Platon et Plotin les opinions des théologiens qui les ont précédés de faire que, cette théologie étant mise en lumière, les poètes d'une part cessent d'ajouter de façon impie à leurs fables les exemples et les mystères de la foi, les très nombreux Péripatéticiens d'autre part, c'est-à-dire presque tous les philosophes soient persuadés qu'on ne doit pas en user avec la religion même commune comme avec les fables de bonnes femmes. »

70 M. FICINI, *Ibid.*

« Mais si quelqu'un pense qu'une impiété si répandue et défendue par de si brillants talents puisse être détruite chez les hommes par une simple prédication de la Foi, il ne tardera pas à être convaincu qu'il se trompe lourdement. Dans l'occurrence il faut une puissance beaucoup plus grande. Or, cette puissance elle est ou bien dans les miracles divins se manifestant partout à la fois, à moins qu'elle ne

Comme on le voit c'est l'arme de la puissance (« *potestas* ») que le philosophe oppose à l'impiété : puissance royale, puissance de la philosophie, puissance de la religion, quelle est l'origine de ces puissances ?

La réponse à cette interrogation se trouve peut-être dans un passage du livre V de la *République* situé dans l'exact prolongement de celui que nous avons cité plus haut sur la nécessaire commutativité entre philosophe et gouvernant (473c).

Il est nécessaire pour bien en cerner la portée de le citer d'abord dans sa langue originale :

Εαν μη, ην δ'εγω, η οι φιλοσοφοι βασιλευσωσιν εν ταισ πολεσιν, η οι βασιλησ τε νυν λεγομενοι και δυνασται φιλοσοφησωσι γησιωσ τε και ικανωσ, και τουτο εισ ταυτον ξυμπεση, δυναμισ τε πολιτικη και φιλοσοφια, των δε νυν πορευομενων χωρισ εφεκατερον αι πολλαι φυσεισ εξ αναγκησ αποκλεισθωσιν, ουκ εστι κακων παυλα, ω φιλε Γλαυκων, ταισ πολεσι⁷¹

Il est patent que dans cette union souhaitée des deux puissances, dans laquelle résiderait le mystère quasi alchimique du bonheur des cités et du genre humain, se cache une réalité qui est d'ordre ontologique et qui, comme nous le laissons entrevoir plus haut n'est pas sans lien, bien sûr, avec la théorie centrale de l'amour come force universelle et ascensionnelle présente dans toute l'oeuvre de Ficin depuis les premiers balbutiements épicuriens et le célèbre commentaire sur le *Banquet* jusqu'aux oeuvres de la maturité et de la vieillesse qui revisitent la

soit dans une certaine religion philosophique que les philosophes écouteront plus volontiers et qui, un jour, finirait par les convaincre. Je souhaite donc que la divine Providence confirme aujourd'hui cette religion commune par l'autorité et la raison philosophique, en attendant qu'elle confirme, comme elle le fit autrefois par des miracles éclatants, quand le moment sera venu, la vraie Religion. Voilà pourquoi, guidé par la divine Providence, j'ai traduit le divin Platon et le grand Plotin. » (Traduction de R. MARCEL, *L'apologétique de Marsile Ficin in Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XVe et XVIe siècles*, Essais, notes et documents publiés sous la direction de Henri BEDARIDA, Paris, Editions contemporaines, 1950, p. 159-168 : 166-67).

71 PLATON, *République* V, 473d. C'est nous qui soulignons.

Traduction française de Robert BACCOU in PLATON, *La République*, op. cit., p. 229 :

« ...tant que la puissance politique et la philosophie ne se rencontreront pas dans le même sujet ; tant que les nombreuses natures qui poursuivent actuellement l'un ou l'autre de ses buts de façon exclusive ne seront pas mises dans l'impossibilité d'agir ainsi, il n'y aura de cesse, mon cher Glaucon, aux maux des cités... »

Traduction latine de M. Ficin in *Divini Platonis Opera omnia Marsilio Ficino interprete*, op. cit., p. 406 col. a :

« Nisi... in idemque civilis potentia & philosophia concurrant, & multae naturae eorum qui nunc seorsum utrumque obeunt, necessario exclusae sint, non erit civitati...requies ulla malorum »

tradition néo-platonicienne (Plotin, Porphyre, Proclus) et mystériosophique (Zoroastre, Pythagore, Hermès Trimégiste).

C'est ainsi que dans son commentaire au cinquième traité de la troisième *Ennéade* qui est intitulé *De l'Amour*⁷² adressé aussi de façon non formelle mais programmatiquement ciblée, à Laurent, M. Ficini s'exprime ainsi :

*Arbitror equidem, Magnanime Laurenti, te non longam de amore disputationem a Marsilio tuo nunc exacturum: tum quia nulla de hoc in Symposio disputavimus, tum maxime quoniam ut plurima de amore divinitus invenisti, elegantibusque carminibus cecinisti. Ergo summa sequor fastigia rerum. Omnis potestas animae suae rationalis ideo amore perpetuo nititur ad pulchrum attingendum atque generandum, quoniam potestas eiusmodi ab ipsa pulchritudine proficiscitur: ideoque in se ipsa retinet formam pulchritudinis insitam, perpetuumque ad ipsam velut ad finem amoris instinctum.*⁷³

On aura remarqué, bien entendu l'allusion à l'activité littéraire du prince qui se trouve ainsi située dans le droit fil de cette « remontée » vers le principe archaïque et ontologique du Bien qui selon Plotin s'accomplit en trois étapes chez le musicien, l'amant et enfin le philosophe⁷⁴.

Commentant le traité de Plotin sur la dialectique comme voie d'accès à l'intelligible sous le titre de « *In librum de triplici reditu animae ad divinum* » (« Sur le livre des trois modes de retour de l'âme au divin »), Ficini relie explicitement ces trois voies d'accès aux considérations « politiques » tenues dans la *République*, montrant ainsi combien dans sa

72 Cf. l'édition d'Emile BREHIER : PLOTIN, *Ennéade III*, Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 84 où Plotin évoque sur la base d'une citation du *Philèbe* (30d : « En conséquence tu diras que dans la nature de Zeus il y a une âme royale, une intelligence royale formées par la puissance de la cause... » trad. Emile CHAMBRY in PLATON, *Sophiste, Politique, Philèbe, Timée, Critias*, Paris, Garnier Flammarion, 1969, p. 303) l'âme royale et l'intelligence royale (« βασιλικήν μὲν ψυχήν, βασιλικόν δὲ νοῦν » III, 5, 8, 10).

73 M. FICINI, *In Plotini librum de amore commentarius*, caput I in *Opera*, 1576, op. cit., p. 666. C'est nous qui soulignons.

« Je pense bien, Magnanime Laurent, que tu ne vas pas exiger ici de ton Marsile un long discours sur l'amour : tant parce que nous en avons déjà beaucoup discoursu dans le Banquet, que surtout parce que tu es toi-même l'inventeur divinement inspiré de beaucoup de mystères amoureux et que tu les as chantés dans d'élégantes compositions poétiques. Je m'en tiendrai donc aux points les plus importants. Toute puissance s'appuie sur un perpétuel amour de son âme rationnelle à atteindre le beau et à l'engendrer, car la puissance de cette sorte a son origine dans la beauté elle-même et c'est la raison pour laquelle elle conserve enfouie en elle-même la forme de la beauté ainsi qu'une impulsion amoureuse éternelle qui la pousse vers elle comme vers sa fin. »

74 PLOTIN, *De la dialectique in Ennéades I*, traduction d'E. BREHIER., Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 62-66 :

« Le philosophe a une disposition naturelle à s'élever ; il a des ailes et n'a pas besoin, comme les précédents (le musicien et l'amant), de se séparer du monde sensible ; il se meut vers les hauteurs » (*Ennéade I, III, 3*, p. 63-64).

conception « harmonique » et en vertu du principe du « *primum in aliquo genere* » la condition de la concorde et de la bonne santé des états présuppose chez les dirigeants l'inscription consciente et progressivement acquise par l'ascèse littéraire, artistique et philosophique, dans la chaîne des émanations du premier principe : dans une telle perspective toute la gamme des activités humaines des plus humbles aux plus élevées trouvent leur place dans une sorte de panpédagogisme dont l'ordonnateur ne peut être que le Prince philosophe, à condition bien entendu qu'il ait lui-même au préalable été soumis à ce même magistère initiatique :

Philosophantis ingenium, educationemque describit. Hoc utique, sicut & amatoris, musicique ingenium ad pulchritudinem est natura propensum, sed hoc interest, quod Musicus & amator pulchritudinem venantur in corpore : qui vero natura Philosophus est, videtur quodammodo solutus a corpore : quoniam & moderatiores habet affectus, & semper tum resolvendo particularia in universales redigit notiones, tum argumentando separatas causas investigat, quamobrem non eo quidem indiget qui à materia solvat, sed qui soluto iam volantiq[ue] ingenio demonstrat finem, viasque certiores offendat. De hoc autem ingenio, & quibus disciplinarum gradibus sit ad sublimia perducendum, in quinto, sexto, septimo de repub. satis agitur, quemadmodum scilicet moribus instituitur, & Mathematicis instituitur disciplinis quodammodo à materia separatis, atque ad metaphysicam denique perducitur facultatem.⁷⁵

Cette véritable « anthropopédie » aboutit, on le comprend, à proposer une projection spéculaire de l'ordre social dans l'ordre spéculatif, ou si l'on veut à régler les divers degrés de la hiérarchie réelle sur la vertigineuse séquence des émanations successives des hypostases néo-platoniciennes animé de l'incessant mouvement contradictoire de l'« *ascensus* » et du « *descensus* ».

75 M. FICINI, *In librum Plotini de triplici reditu animae ad divinum* in *Opera*, 1576, op. cit., p. 516 col. b. C'est nous qui soulignons.

« Plotin décrit l'esprit et l'éducation de celui qui est adonné à la philosophie. Cet esprit aussi, comme celui de l'amant et du musicien, est par nature enclin à la beauté, à cette différence près que le Musicien et l'amant recherchent la beauté corporelle : au contraire celui qui est par nature philosophe, semble en quelque manière détaché de la corporalité, puisque ses passions sont plus modérées, et qu'il ne cesse soit par l'abstraction de réduire les objets particuliers en notions universelles, soit par l'argumentation de rechercher les causes séparées, c'est pourquoi ce qui lui fait défaut ce n'est pas quelqu'un qui le délie de la matière mais quelqu'un qui montre la fin à atteindre à son esprit délié et déjà en vol et qui trouve les voies les plus sûres à parcourir. Mais de cet esprit et par quels degrés des différentes disciplines on peut excéder aux essences sublimes, il est traité assez amplement dans les cinquième, sixième et septième livres de la *République*, à savoir comment il est formé aux bonnes moeurs, instruit aux disciplines mathématiques qui sont en quelque sorte séparées de la matière, et enfin comment il est guidé à la connaissance Métaphysique. »

Il nous semble que les divers exemples que nous avons fourni dans leurs diversités chronologique, thématique et conceptuelle montrent à l'évidence qu'une telle pensée « fait système » et qu'elle propose une solution originale et anticipatrice à la nécessaire dissimulation de l'insoutenable contradiction entre l'affirmation de la liberté humaine⁷⁶ et celle du principe absolutiste.

* * *

Pour conclure ce travail en reprenant le postulat idéologique qui était annoncé dès les premières lignes, nous emprunterons à nouveau à un autre écrit de L. ALTHUSSER qui, traitant de Machiavel et de sa philosophie matérialiste de l'histoire, s'arrête dans sa conclusion sur la notion de « crainte sans haine » remarquablement exprimée par Machiavel dans le chapitre XVII du *Prince* :

Debbe non di manco el principe farsi temere in modo, che, se non acquista lo amore, che fugga l'odio ; perché puo' molto bene stare insieme essere temuto e non odiato ;

Pour le philosophe marxiste cette « crainte sans haine » constitue :

...la solution obligée d'un problème politique qui lie la constitution de l'Etat national à une double exigence : que le pouvoir absolu du Prince soit « populaire » (non que le peuple soit au pouvoir, mais que le peuple, par crainte d'abord, par amitié ensuite, se reconnaisse dans la politique populaire du Prince et dans la figure du Prince) ; et que par son pouvoir le Prince populaire tienne en respect la lutte des classes entre les grands et le peuple, à l'avantage du peuple.⁷⁷

La première constatation qu'appelle de notre part cette lumineuse analyse est qu'en dépit des classifications trop rigides qu'on a encore trop souvent coutume de substituer à l'examen et à la confrontation des textes, entre le « réaliste » Machiavel et le « néo-platonicien » éthéré Marsile Ficin il semble exister une communauté non seulement de problématique, mais de méthode puisque c'est en fonction de données anthropologiques (crainte, amitié) et de catégories psychologiques

76 Cf. à ce propos le passionnant article de Charles TRINKAUS, *Marsilio Ficino and the Ideal of Human Autonomy* in *Marsilio Ficino e il ritorno di Platone. Studi e documenti*, op. cit., vol. I, p. 197-210.

77 L. ALTHUSSER, *Machiavel et nous* (1976) in *Ecrits philosophiques et politiques*, textes réunis et présentés par François MATHERON, Paris, Stock/IMEC, 1995, tome II, p. 160. C'est nous qui soulignons.

(amour, haine) qu'est envisagée la solution au problème de la constitution d'un État.

Le philosophe de Careggi qu'on ne peut certes pas qualifier de précurseur même lointain du matérialisme historique, était pourtant conscient lui aussi d'une spécificité du politique comme science d'un homme « total » fait d'« *affectus* » et d'intellect et c'est dans les stratifications néo-platoniciennes qu'il croyait trouver une formule propre à représenter cet idéal d'équilibre et d'harmonie en l'homme et entre les hommes sous l'égide d'un prince-philosophe, sorte de grand pontife de cette « *regia philosophia* », de cette « philosophie royale » dont le pouvoir d'attraction est évoqué dès 1457 dans la lettre à Piero PAZZI.

Il pouvait d'ailleurs trouver une justification de cette démarche chez un des auteurs auquel il a souvent eu recours pour compléter l'« *opus platonium* » : nous voulons parler de PROCLUS, et plus précisément de son commentaire sur la *République* de Platon dont il résuma des extraits en 1492⁷⁸ ?

Commentant divers passages du livre V de la *République* (V, 450c 8 ; 456b12 ; 456c4) portant sur la tâche du législateur, le commentateur constantinopolitain évoque en parallèle un passage des *Lois* (IV 714a1) où Platon définit la loi comme « *une détermination fixée par l'intellect* », et il écrit, distinguant hiérarchiquement Bien, Puissance et Intellect :

Si ces observations sont justes, si ce que nous avons dit auparavant est vrai, que la science politique est une sorte d'intellect partiel, parce que, comme on l'a dit, la loi est, selon Platon, « une détermination fixée par l'intellect », la science politique, ressortissant à la troisième chaîne dans le Tout, doit avoir regard aux chaînes qui la précèdent, celle de la Puissance, veux-je dire, et celle du Bien... Or, si la science politique a regard à ces chaînes, elle doit examiner partout et le possible, eu égard au choix, et l'avantageux, eu égard à l'obtention (τευξιν).⁷⁹

On voit bien quel véritable machine d'auto-légitimation et d'autonomie pouvaient fournir de telles conceptions de la science politique à un pouvoir aussi fragile que celui des Médicis, à la veille du déclenchement sous la forme de la crise religieuse du XVI^{ème} siècle

78 Cf. la lettre qu'il adresse le 3 août 1492 à Martino URANIO citée par R. MARCEL, *Marsile Ficin*, op. cit., p. 524 n. 3.

79 PROCLUS, *Commentaire sur la République*, traduction et notes d'A.-J. FESTUGIERE, Paris, J. Vrin, 1970, tome II, VIII^{ème} dissertation § 239, lignes 18-23 et 24-26, p. 43. C'est nous qui soulignons. Dans ses *Excerpta ex Proculo in Rempublicam Platonis a Marsilio Ficino* qui suivent la lettre à Martino URANIO dont il est question à la note précédente, Ficin, essentiellement préoccupé par les problèmes théologiques posés par l'interprétation du texte platonicien, ne fait pas allusion au texte dont nous parlons ici.

d'une phase nouvelle et décisive de la question des rapports à instaurer entre les deux pouvoirs civil et religieux.

Dans l'article que nous avons déjà cité⁸⁰, Alison BROWN montre avec pertinence tous les échos des conceptions philosophico-politiques du néo-platonisme florentin que l'on peut percevoir chez de grands penseurs politiques des siècles suivants tels que Jean BODIN, Thomas MORE ou encore Thomas HOBBS et elle insiste, selon nous à fort juste titre sur le fait qu'en contradiction avec l'usage excessif qu'on a pu faire du néo-platonisme dans d'autres secteurs disciplinaires comme par exemple l'histoire de l'art, l'apport de ce courant de pensée à l'histoire des doctrines politiques a été curieusement négligé.⁸¹

Pour notre part, tout en reprenant à notre compte ces analyses, nous souhaitons faire un dernier détour par la philosophie en donnant la parole, pour conclure, au plus grand spécialiste vivant de ces questions, Paul Oskar KRISTELLER qui dans un article-bilan primordial de tous les travaux qu'il a entrepris sur Marsile Ficin au cours de sa très longue et fructueuse carrière de chercheur, n'hésite pas à déclarer au terme d'une vie qu'il lui a en grande partie consacrée, que l'apport essentiel du philosophe de Careggi est d'avoir constitué un maillon important de cette chaîne d'or qu'est la tradition de la métaphysique rationnelle qui relie à une première extrémité les Pré-socratiques et Platon et à l'autre Kant, Hegel et leurs disciples⁸².

Dans la mesure où ce jugement constitue aussi, abstraction faite de l'adhésion personnelle que l'auteur proclame par ailleurs à cette ligne de pensée, un constat objectif de l'apport de Ficin à la constitution d'une pensée moderne, il mérite d'être connu et médité par tous ceux qui à des titres divers peuvent être intéressés à ces questions.

Frank LA BRASCA

Janvier 1997

(Université de Tours

Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance)

80 A. BROWN, *Platonism in Fifteenth century Florence...*, art. cit., p. 408-413.

81 *Ibid.*, p. 384 n. 1.

82 « *In my opinion .. apart from Ficino's contributions to many other areas of learning and culture, his greatest significance as a thinker (and also as a scholar) rests on the fact that he constitutes an important member and link (not always recognized) in that golden chain which is the tradition of rational metaphysics that leads from the presocratics and Plato to Kant, Hegel and beyond.* » P.O. KRISTELLER, *Marsilio Ficino and his work after five hundred years in Marsilio Ficino e il ritorno di Platone. Studi e documenti*, op. cit., vol. I, p. 30.